Chaque fascicule contient un récit complet.



BUFFALO BILL

La Flèche fantôme.

Seule édition originale autorisée par le Col. W. F. CODY, dit Buffalo Bill.

No. 9. Prix: 25 Centimes.

BUFFALO BILL'S PHANTOM ARROW

OR

THE GHOST DANCER'S DOOM

THE AUTHOR OF 'BUFFALO BILL'

BUFFALO BILL

LA FLÈCHE FANTÔME

ou La Danse du Spectre

Fascicule n° 9

1906-08

Amis et ennemis.

À la fin d'une journée d'hiver, à la tombée de la nuit, un homme, monté sur un cheval fatigué, entrait dans une petite ville sur la lisière de la civilisation américaine, pas très loin de ce qu'on appelait alors les « Bad Lands », les Mauvaises Terres, où les enfants à peau foncée du Gouvernement de Washington étaient rassemblés, se livrant à la danse du spectre, dont l'excitation devait aboutir à un conflit armé avec les blancs.

Comme ce cavalier atteignait les bords même de ce settlement, il fut surpris d'entendre le bruit sec d'un fusil qu'on arme, suivi de la brève interpellation :

— Halte ! Qui vive ?

Gros Pied, le farouche chef des Sioux hostiles, avait la réputation d'un batailleur acharné, et si la guerre se déclarait, il frapperait dur et vite, avant que le général Forsyth ait le temps de s'y opposer.

C'est pourquoi, dans les circonstances présentes, on établissait des gardes destinés à prévenir toute surprise. C'était sur un avant-poste de ce genre que le voyageur venait de tomber.

La lumière disparaissait rapidement du pâle ciel d'hiver ; mais il en restait assez pour lui montrer les traits de l'homme qui sortait des buissons, le fusil à la main.

— À moins que mes yeux ne me trompent, j'ai déjà vu cette figure… Dakota Dan, comment allez-vous ?

La sentinelle poussa un cri, mit sa main sur la jambe du cavalier et le regarda en face.

— Est-ce que je rêve ou est-ce son ombre ? William Cody, parlez ! Est-ce vous en chair et en os ?

— En chair et en os, vrai comme un sermon, Dan. Une poignée de main !

— De tout mon cœur, Dieu vous bénisse, Buffalo Bill ! Ça fait du bien aux yeux malades de vous voir. Qu'est-ce qui vous amène ici, en ce moment ?

Le célèbre éclaireur militaire devint grave.

— Cette folie des danses de spectres surexcite les vieux amis que nous avons parmi les Sioux, et si on ne l'arrête tout de suite, les flammes de la guerre se répandront le long de notre beau pays, avec plus de violence que tout ce qu'on a vu jusqu'à présent.

— Buffalo Bill, vous êtes venu pour arrêter cette folie ? s'écria l'autre avec un ardent intérêt.

— Je suis venu pour essayer, répliqua Bill modestement. Si je réussis ou non, cela dépendra des circonstances ; mais j'ai peur que les rouges ne soient pas en état d'écouter un bon conseil.

— Et vous avez raison, vieux camarade. J'ai vu quelques-unes de leurs danses du spectre ; et je jure que jamais troupe de baladins aussi toquée n'a remué les pieds. Les rouges sont fous furieux parce que les agents les filoutent ; et maintenant cette histoire de Messie les met en belle condition pour se faire supprimer en masse ; car vous savez que c'est ce que fera le Général Miles si jamais il se met en mouvement.

— C'est trop malheureux. Je pensais que nous avions eu notre dernière guerre indienne dans les plaines. Dan, qui est-ce qui est au fond de cette affaire-là ?

— Qui vous fait croire que je le sais ?

— Parce que je me rappelle ce que vous valiez autrefois. En outre, vous m'avez dit que vous avez pénétré avant dans les Mauvaises Terres, que vous avez vu plus d'une fois ces danses de spectres. Voyons, qui est responsable de l'état dans lequel sont les rouges ?

— Vous voulez faire porter le blâme sur un homme ?

— Si cela se peut, Dan.

— Regardez une douzaine d'années en arrière ; vous rappelez-vous un homme que vous aviez pris à voler, dans le campement sur le Brule, et dont on cloua les oreilles à un chêne rabougri en guise d'avertissement ?

— Laissez-moi voir… C'était un Jack Horner… Je me le rappelle comme un visqueux coquin, une sorte de factotum, homme de loi, maître d'école, conducteur de voiture, guide, joueur et voleur. Est-ce qu'il est encore en vie ?

— Tout à fait. À vrai dire, Cody, c'est la plus grosse erreur de votre vie de n'avoir pas envoyé une balle à travers sa misérable carcasse.

— Expliquez, Dan.

— Eh bien ! Dieu vous bénisse, Grand Chef Bill ! cet homme est la cause principale de toute l'émotion qui règne parmi les rouges. Par ses manigances, il est devenu un homme très important parmi eux, car ils le regardent comme le Messie.

Ce renseignement arracha une exclamation à Buffalo Bill.

— Alors, ce fut une grosse erreur de ma part, dit-il. Peut-être l'occasion se présentera-t-elle à moi de remédier à mon mauvais jugement. Mais il faut que j'entre en ville, que je me procure un cheval frais, que je voie à quelques affaires et que je sois parti de grand matin.

— Je vais avec vous, Bill ; le temps d'envoyer quelqu'un prendre ma place ici…

— Bien aise d'avoir votre compagnie, Dan.

Le settlement était une ville de mineurs, au milieu de collines qui, trente ans auparavant, n'étaient visitées par aucun blanc, si ce n'est quelque trappeur audacieux.

Des lumières s'étaient allumées çà et là. On entendait des voix. Des rires et des chants grossiers faisaient hésiter à croire qu'un soulèvement des Indiens était vraiment à craindre.

Un détachement de cavalerie, à destination de l'Agence de Pine Ridge, venait d'arriver au campement, et pour fêter les soldats, les citoyens faisaient la fête.

On voyait les feux de bivouac à un bout de la ville, où une foule s'était portée.

La nouvelle de l'arrivée de Buffalo Bill s'était répandue partout, comme le feu dans la paille. Aussi, lorsqu'il entra en ville accompagné de Dakota Dan, il fut bientôt entouré d'une cohue empressée, parmi laquelle il y avait nombre d'anciens camarades ; et sa mémoire des faits et des figures était si bonne qu'il ne manqua pas, dans un seul cas, de se rappeler les circonstances qui se rattachaient à chaque nom.

Dès qu'il put le faire raisonnablement, Buffalo Bill quitta les camarades, et se rendit au camp de cavalerie.

Il trouva dans l'officier de service un vieil et solide ami, avec lequel, en un autre moment, il aurait eu plaisir de causer longuement ; mais ils durent remettre la partie à une autre occasion.

Dakota Dan s'était assuré d'un cheval frais pour le fameux éclaireur, ou scout, et il fut convenu qu'ils partiraient une heure après minuit. La lune serait tout à fait levée à cette heure-là, et ils pourraient toujours traverser un bon bout de la plaine dans la direction du campement indien.

Cependant une autre chose réclamait l'attention du scout.

Dan l'avait déjà renseigné sur la topographie des rues. Aussi, quand il eut dit bonsoir au Capitaine de la cavalerie, il suivit son chemin sans hésitation jusqu'à ce qu'il fut à un endroit où le flamboiement des lumières indiquait un de ces tripots qui sont les monuments les plus

brillants d'une ville de mineurs.

Il y avait beaucoup de monde à l'intérieur, et l'on ne faisait guère attention à ceux qui entraient ou sortaient.

Cody regarda autour de lui et ses yeux s'arrêtèrent sur un individu assis à une table voisine.

Cet individu portait les cheveux longs et avait tout l'extérieur des hommes des plaines. Il jetait ses enjeux avec une ardeur qui dénotait qu'il avait le jeu dans le sang.

Lorsqu'il fut sûr que c'était bien là l'homme qu'il cherchait, Buffalo Bill vint derrière lui et lui mit la main sur l'épaule.

Le joueur leva les yeux avec un froncement de sourcils.

Mais il n'eut pas plutôt vu qui se permettait cette familiarité que sur son visage se répandit une expression mêlée d'émerveillement, de stupéfaction intriguée, d'inquiétude et de peur mortelle.

— Je suis venu… Êtes-vous prêt, Rusie ?

L'homme fut une minute sans retrouver sa voix ; puis il exprima sa surprise de voir le scout ici quand on le croyait bien loin.

— Êtes-vous prêt, Rusie ? répéta Cody avec persistance.

— Comme vous le dites, bégaya l'autre.

— Alors, venez avec moi.

Le joueur fit disparaître sa petite pile d'argent dans sa poche et suivit.

Il était évident qu'il craignait Cody ; il y avait quelque chose dans son passé qui le faisait l'esclave du scout.

On jetait sur eux des regards curieux, car la nouvelle s'était tout de suite répandue que Buffalo Bill était dans l'établissement.

Sans s'occuper de ces regards, le scout sortit d'un pas délibéré, avec Rusie derrière lui.

Une fois seul, Cody laissa l'autre arriver jusqu'à ses côtés avant de prendre la parole.

— Vous êtes surpris de me voir, Rusie ?

— Je peux le dire.

— Alors vous n'avez pas reçu ma lettre ?

— Je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis deux ans.

Cody réfléchit une minute ou deux.

— J'ai découvert par hasard que vous étiez ici, et je vous ai écrit avant de partir ; mais je compte que j'ai dû aller plus vite que la malle-

poste de l'Oncle Sam. Vous vous rappelez votre promesse, Rusie ?

— Je ne l'ai jamais oubliée.

— Le temps est venu de la tenir.

— Bon !… Je suis prêt. Vous avez sauvé mon enfant autrefois, Buffalo Bill, et j'ai juré de faire tout ce que vous me demanderiez. L'enfant est parti maintenant, mais ma promesse tient toujours.

— Vous et Gros Pied, le chef Sioux, vous avez été grands amis autrefois ?

— Nous étions comme frères.

— Il ferait beaucoup pour vous.

— Je le crois.

— Vous savez qu'il est maintenant le meneur des jeunes coqs qui sont disposés à nous faire de vilaines affaires ; et même on me dit que Nuage Rouge et Coup-Double lui-même peuvent à peine empêcher leurs jeunes gens de courir se joindre aux forces de Gros Pied.

— Vous avez été absent, Chef Bill ; mais c'est bien comme vous le dites.

— J'ai besoin que vous alliez trouver Gros Pied et que vous usiez de toute votre influence pour prévenir une révolte, dont le résultat sera sûrement désastreux pour les rouges.

— Je le ferai, Cody ; mais mes chances de succès sont extrêmement minces. Vous ne pouvez pas comprendre quelle terrible prise cette danse du spectre a sur les esprits des Indiens dans tout le pays. Ils sont comme des fous attendant le Messie qui leur donnera le pouvoir d'effacer les blancs de la surface de la terre.

— Oui, je sais ; depuis que je suis ici j'ai appris des choses. Vous vous rappelez Dakota Dan ?

— Certainement ; nous nous voyons de loin en loin.

— Il me raconte que ce Messie des rouges n'est autre qu'un homme que j'aurais dû fusiller il y a quelques années.

— Qui ça ?

— Jack Horner. C'est la cause principale de cette agitation. Les rouges l'appellent leur Messie. Il a tellement travaillé leur naturel superstitieux qu'ils en sont arrivés à croire tout ce qu'il dit.

— Alors le moyen d'assurer la paix serait de casser la tête à Horner.

— Mon idée, exactement ; et je la mettrai à exécution au premier semblant d'occasion qui se présentera, fut-ce dans le tepee de Gros Pied lui-même.

— Quand partirai-je ?

— Mieux vaut attendre que nous partions nous-mêmes, Rusie.

— Quand est-ce ?

— Environ trois heures après le lever de la lune.

— Je serai prêt, Bill. Le temps est venu de payer la dette de mon petit Joe, et vous trouverez Amos Rusie en mesure. Mais, tout de même, j'ai peu d'espoir de succès. Quand j'ai vu votre figure, le vieux temps m'est apparu. Je vous ai revu arracher le petit garçon de la main enragée de ce chef Arapahœ, juste au moment où il allait lancer le pauvre petit dans la rivière au fond du précipice. Je devais avoir un drôle d'air, mais ça n'a rien d'étonnant. Je me sentais collé à ma chaise, comme si je voyais un revenant.

— Rappelez-vous… Soyez au rendez-vous à temps, à la taverne du Nuage Rouge.

— Qui y aura-t-il encore ?

— Dakota Dan, et c'est tout.

Le scout militaire s'éloigna, l'esprit rempli de plans pour l'avenir, car l'horizon était orageux sur la frontière, avec les Indiens prêts à briser tout frein.

Il suivait la principale rue de la ville, lorsqu'il eut tout à coup la perception d'un danger qui pouvait être mortel.

Du côté le plus ténébreux de la rue, il aperçut une courte flamme et entendit le bruit sec et bref que fait la détonation d'un petit revolver.

Il sentit le vent de la balle qui passa en sifflant à deux pouces de sa tête et lui enleva même une boucle de cheveux.

Allures de traîtres.

Buffalo Bill était toujours prêt à l'action dans les moments critiques, et il le montra une fois de plus.

La flamme du pistolet avait à peine disparu que, d'un bond de panthère, il s'abattait sur une petite forme accroupie, que cette flamme avait illuminée un instant fugitif.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, c'est une femme.

— Une femme, en effet, à qui vous avez fait jadis abominablement du mal, Buffalo Bill ! dit d'un ton d'amertume et de haine l'assassin, sans faire un mouvement pour s'enfuir.

— Vous devez vous tromper. Je n'ai jamais fait sciemment de mal à une femme, reprit le scout d'une voix grave.

— Vous avez tué Hank Hamilton.

— Quoi ? ce desperado. Oui, je l'ai tué pendant qu'il était en train de commettre un meurtre. Et vous ?

— Je suis sa veuve. Sur son corps j'ai juré d'avoir vengeance. Mon temps viendra. J'ai cru qu'il était venu, mais la maudite balle m'a trahie.

Buffalo Bill était peiné, car une femme acharnée contre sa vie, c'était pour lui chose nouvelle.

— Je regretterais beaucoup de faire du mal à une femme, mais ma vie a une certaine valeur pour moi et pour d'autres, et si l'on me pousse à bout, je dois me défendre. Si vous faites ce genre de commerce, vous devez être préparée à en accepter les conséquences ?

— Bah ! Vos paroles ne m'effraient pas, Cody. J'ai juré d'avoir votre vie, si jamais la chance me vient, et je tiendrai mon serment.

— Très bien ! Bonne nuit !

Il lui lâcha les mains qu'il avait saisies et s'éloigna, sans se demander si elle n'essaierait pas de lui donner un coup de stylet dans l'obscurité.

En reprenant son chemin, il marcha sur le petit revolver qu'il avait, dans le premier moment, arraché des mains de la femme et jeté au

loin. Obéissant à une impulsion machinale, il mit l'arme dans sa poche, quoiqu'il eût tout le mépris d'un homme des plaines pour cet engin minuscule, qui n'était, à ses yeux qu'un jouet.

En arrivant à la taverne, il se fit servir un repas, puis alla prendre un peu de repos avant de commencer le long trajet qui le séparait du camp indien.

Cependant Dakota Dan s'était occupé des chevaux et de ses propres préparatifs.

Il commençait à sembler probable qu'ils auraient à voyager sous la pluie, car le ciel se couvrait de nuages et devenait menaçant.

À l'heure fixée, Buffalo Bill sortit sous le porche de la taverne ; il y trouva Dan.

— Où sont les chevaux ? demanda-t-il tout d'abord.

— Dans une écurie près d'ici, je vais vous y conduire.

— Bon. Nous reviendrons pour prendre Rusie, à qui j'ai donné rendez-vous.

— C'est Amos, que vous voulez dire ?

— Oui.

— Vient-il avec nous, Bill ?

— Avec un but spécial… Il a plus d'influence sur le chef Gros Pied qu'aucune âme vivante, et j'espère par là empêcher la guerre d'être déclarée.

— Mais ce n'est pas précisément ce qui est bien et ce qui est beau ce que fait Amos Rusie autour de lui en général… non, autant que je le sache, du moins.

— Il fera beaucoup de choses pour moi, répliqua Buffalo Bill en appuyant sur ses mots avec une force tranquille.

— La plupart en feraient autant, vous pouvez le croire, dit Dan, en une subite explosion d'enthousiasme.

En voyant les chevaux, Cody complimenta son compagnon de lui avoir procuré une si superbe monture.

— Et maintenant, à Rusie !

Ils le trouvèrent au lieu du rendez-vous, à cheval, les attendant.

— Tout est prêt ?… Partons, et que le succès couronne nos efforts, dit Cody.

Ils dépassèrent les piquets de soldats postés hors de la ville et s'éloignèrent au galop.

Ayant regardé derrière lui, Buffalo Bill remarqua un remue-ménage

insolite dans le camp de cavalerie.

— Dieu me bénisse ! On dirait que les jaquettes bleues vont prendre leur vol, dit-il.

— Voilà ce que c'est, dit Rusie tranquillement.

— Oui, dites-nous… Vous avez l'air de savoir, Amos.

— Il est venu un courrier du Général Forsyth, il est au camp – on s'attend à une bataille tous les jours, et on rappelle partout les soldats disponibles.

Buffalo Bill fit un petit sifflotement, puis il dit :

— Ce n'est pas plus que je pensais. Des gens s'obstinent à dire qu'il n'y a pas de danger ; mais je sais mieux qu'eux à quoi m'en tenir. Personne ne comprend le caractère indien mieux que Bill Cody, et je sens d'une manière certaine qu'il y a des troubles dans l'air depuis quelque temps.

— C'est ce qui vous a amené ici ?

— C'est ça entre autres choses, Dan. J'espérais avoir une action de pacificateur, car, vous le savez, beaucoup de rouges ont quelque respect pour moi.

Ceci était dit sans vanité, et il n'y eut jamais de paroles plus vraies.

La ville était déjà loin derrière eux ; ils s'enfonçaient rapidement dans la prairie, se dirigeant vers le Sud-Ouest.

Les derniers bruits qui parvinrent à leurs oreilles furent les notes vibrantes du clairon qui sonnait le boute-selle.

C'était un voyage sans agrément. Le vent parfois soufflait à vous couper la figure. Quand les averses s'abattaient, fouettées par ces souffles violents, les gouttes de pluie frappaient la peau comme de petites balles, jusqu'à la faire saigner.

Des heures passèrent ainsi. Enfin Cody, galopant à côté de ses compagnons, découvrit le premier les indices d'un village indien.

— Attention ! dit-il à haute voix. Qu'est-ce que nous avons ici ?

Ils modérèrent leur allure et s'avancèrent hardiment vers les huttes du village.

Avant même qu'ils eussent atteint les premiers tepees, il fut évident pour eux qu'il se passait quelque chose d'une importance extraordinaire.

On entendait les notes étranges du tom-tom s'élevant et s'abaissant d'une manière sauvage et presque répulsive : des voix aussi résonnaient à intervalles, comme si certains danseurs ne pouvaient réprimer leur enthousiasme.

— La danse du spectre ! murmura Buffalo Bill.

— Rien de musical là-dedans… ça me fait mal aux nerfs, déclara Dakota Dan.

— Nous entrons, alors ? demanda Rusie.

— Oui, suivez.

Le scout prit la tête et se dirigea vers le centre du campement.

On ne voyait que de rares squaws, car l'heure était très matinale ; quelques hommes fumaient étendus près des feux, mais tous les jeunes gens étaient rassemblés autour du feu central, où l'étrange cérémonie se célébrait.

À la vue des trois cavaliers au visage pâle venant assister ainsi, sans être invités ni se faire annoncer, à leur danse du spectre, les Indiens eurent l'air très mécontent et commencèrent à gesticuler d'une façon menaçante.

Les blancs avaient levé les rênes, et regardaient, pleins de curiosité.

Buffalo Bill avait assisté, il avait même pris part à la danse du cheval, à la danse de l'ours, à la danse du blé et à d'autres divertissements analogues usités chez les Indiens ; mais il n'avait jamais vu une fête orgiaque aussi sauvagement effrénée.

Les danseurs, grotesquement accoutrés, apportaient à ces exercices le même sérieux que si c'eût été une affaire de vie ou de mort. Ils se contournaient en mouvements bizarres, que la plume est tout à fait impuissante à décrire, et la musique même semblait participer de la nature fantomale de cette scène, tellement elle était sinistre et barbare.

De son œil expérimenté, le célèbre scout vit tout de suite que les Indiens étaient montés à un degré d'exaltation terrible.

Il ne les avait jamais vus, dans les relations de guerre qu'il avait entretenues avec eux au cours de tant de campagnes, en un tel état de surexcitation.

— Eh bien ! Qu'est-ce que mon frère, le Grand Chef Bill, pense de la danse des jeunes braves ? dit une voix à côté de lui.

Il baissa les yeux et vit un Indien qu'il reconnut pour un chef.

— Bâton Brûlé !… Se peut-il ?

— Ugh ! Bien des lunes se sont passées depuis que nous avons vu le tueur de buffles au milieu de nous. Il est le bienvenu.

Cody prit la main qui se tendait. Il avait beaucoup d'amis parmi les Sioux, et aussi des ennemis nombreux et violents. Ce chef, Bâton Brûlé, comptait parmi ces derniers jadis, de sorte que sa vue ne lui était pas particulièrement agréable.

Il se préparait du grabuge, Cody le craignait.

Il savait qu'il y avait une entente entre les tribus depuis la Rivière Rouge du Nord jusqu'au Colorado, que des courriers allaient de réserve en réserve, instituant la merveilleuse danse du spectre et éveillant l'esprit de la guerre dans la poitrine des jeunes hommes. Il semblait que toute la frontière fût sur le point de baigner dans le sang.

Aussi, bien que Cody eût échangé une poignée de main avec Bâton Brûlé et qu'ils eussent conversé amicalement ensemble, il n'avait aucune confiance en lui.

Franchement et sans réserve il lui déclara que sa mission, au regard de cette partie du pays, était une mission de paix ou de guerre, suivant ce qu'il plairait aux Indiens d'en décider.

Le caractère indien est particulièrement vaniteux et suffisant. Buffalo Bill flatta cette vanité en laissant voir qu'il n'était pas moins inquiet pour les colons de la frontière que pour les rouges.

Bâton Brûlé discutait avec lui, s'efforçant de lui persuader de s'en retourner, parce que, disait-il, les choses étaient trop avancées et qu'il risquait de payer de sa vie son idée de rendre une visite au camp hostile.

La vérité était que Bâton Brûlé voulait se joindre aux Indiens hostiles avec ses jeunes hommes ; il était pour la guerre et il craignait que l'influence du scout n'empêchât la bataille.

Dès qu'il le put, sans exciter de soupçons, Buffalo Bill se tourna vers ses deux compagnons :

— Enfants, leur dit-il à voix basse, ces rouges méditent un mauvais coup ; ouvrez l'œil et soyez prêts à tirer et à courir au premier signal. C'est mon opinion que la campagne pourrait bien s'ouvrir tout de suite ici même.

Ils comprirent ce qu'il voulait dire.

Bâton Brûlé allait essayer de les retenir par ses paroles, si c'était possible, par force si c'était nécessaire.

Cependant on pouvait remarquer que les jeunes guerriers s'assemblaient autour d'eux comme par curiosité ; mais Buffalo Bill y voyait une manœuvre méthodique et précise.

Buffalo Bill défend sa vie.

Il y a des moments où la stratégie prend la place de la force et souvent gagne la bataille.

C'est une occasion de ce genre qui se présentait pour les trois hommes.

S'ils en venaient aux mains au centre même du village, Buffalo Bill savait que leurs chances d'en réchapper seraient petites.

Bâton Brûlé avait plus de quatre-vingts jeunes gens dans son village, et en ce moment tous ces guerriers étaient présents.

Cody imagina un stratagème.

Il se mit à poser au chef des questions tendant à lui faire croire que, tout bien considéré, il avait l'intention de retourner à la ville d'où il venait.

Puis il fit allusion incidemment à plusieurs escadrons de cavalerie qui étaient partis après eux et ne devaient plus être loin.

Le changement qui s'opéra dans la physionomie du chef en entendant ces choses était vraiment étrange à voir.

S'il en était comme le disait le tueur de buffles, pensait-il, ce serait une pauvre politique que de provoquer une extermination sur place.

La présence du scout en ce moment pouvait aussi bien annoncer la venue de soldats que le contraire.

Bâton Brûlé, pris de peur, dut faire un signal furtif aux jeunes guerriers, car ils s'écartèrent et se dispersèrent, l'air maussade, comme s'ils ne goûtaient pas cet abandon d'un plan qui, tout à l'heure, réunissait tous leurs suffrages.

Cody vit que son stratagème avait réussi et qu'on les laisserait partir sans molestation.

Naturellement, on les suivrait pour être sûr qu'ils allaient bien dans la direction des établissements et ne cherchaient pas à se rendre au campement principal des Indiens hostiles.

Mais ils pourraient gagner de vitesse leurs fileurs, ou, s'il le fallait, faire tête et leur donner une chaude réception.

Bâton Brûlé, qui avait envoyé ses éclaireurs, recevait avis en ce moment de l'arrivée d'une troupe de cavalerie à la ville des mineurs, de sorte qu'il vit de la raison et de la vérité dans tout ce que Buffalo Bill lui disait.

Celui-ci lui adressa un aimable au revoir, en exprimant le désir de ne pas se rencontrer face à face avec lui dans une bataille ; et les trois cavaliers sortirent du camp comme ils y étaient entrés.

À peine furent-ils au-delà des derniers tepees du village que la plus grande confusion commença à y régner.

À la nature des bruits, Buffalo Bill comprit immédiatement ce qui se passait.

— Ils déménagent grand train ; les huttes s'abattent ; Bâton Brûlé veut être là-bas au bon moment, dit-il.

Mais un autre bruit, qui les intéressait plus personnellement, attira leur attention. C'était une galopade de chevaux derrière eux.

Ainsi que Cody s'y attendait, le chef Brûlé avait envoyé un détachement de ses braves pour voir si tout ce qu'il avait dit était la vérité.

— Mieux vaut une douzaine que cinq fois vingt, à mon compte, déclara Dan, exprimant par sa bouche leur sentiment à tous les trois.

Ils pourraient avoir raison de ces gaillards, si l'on en venait à une rupture ouverte.

Pendant un moment ils gardèrent la direction qui les eût ramenés avec le temps à la ville des mines.

Mais cela ne faisait pas l'affaire de Buffalo Bill.

Lorsqu'ils furent à un mille environ des confins du village, il releva les rênes en disant :

— La chose a assez duré, les enfants !

Les Indiens étaient tout près. La voix du grand scout retentit comme un clairon.

— Halte ! sur votre vie !

On entendit le bruit confus d'une douzaine de chevaux arrêtés brusquement.

Ils pouvaient voir en une masse indistincte les Indiens groupés et attendant.

Cody éleva la voix et demanda à savoir pourquoi leurs amis persistaient à les suivre.

Ils répliquèrent ingénieusement :

— Il y a beaucoup de mauvais Indiens dans la prairie, et le chef Bâton Brûlé, veut protéger son frère, le Grand Chef Bill, contre le danger.

— Vous savez que Buffalo Bill est capable de se protéger lui-même. Sa carabine parle bien des fois, et la mort suit. Retournez à vos tepees, ne me suivez plus de peur que je ne vous prenne pour de mauvais Indiens. Nous nous mettons en marche, si les jeunes gens de Bâton Brûlé suivent encore, c'est qu'ils veulent que les affaires se gâtent.

Sa longue expérience, qui l'avait initié à toutes les phases du caractère indien, l'avertissait que ces rôdeurs rouges avaient besoin d'être maniés sans gants. Il pouvait en user avec eux comme peut-être aucun autre blanc n'eût osé le faire, car ils le redoutaient presque autant que le Mauvais Esprit.

Comme il l'avait dit, les trois chevaux se remirent en mouvement.

Mais n'étant nullement sûrs que les Indiens n'auraient pas l'idée d'ouvrir le feu sur eux, ils se courbèrent sur leur selle en s'éloignant.

Cody restait sur le qui-vive, car il pensait que les jeunes Indiens ne se laisseraient pas si aisément détourner de jouer leur jeu.

Ses prévisions furent bientôt plus que réalisées.

Le vent de la nuit apporta à ses oreilles le bruit de nombreux sabots.

Vivement Buffalo Bill exposa un plan d'action.

À un demi-mille environ, Dan lui avait dit qu'on rencontrerait une étrange ligne de rochers calcaires, dont la présence sur cette plaine unie avait intrigué bien des gens.

C'est là qu'ils feraient tête et qu'ils se débarrasseraient de ceux qui menaient cette poursuite obstinée.

Les jeunes guerriers de Bâton Brûlé avaient été prévenus ; puisqu'ils n'en tenaient pas compte, ils devaient en supporter les conséquences.

— Nous y sommes ! Cachez les chevaux et apprêtez-vous !

Ses compagnons obéirent à ses ordres. Ils savaient que c'était juste et précisément ce qu'il y avait à faire.

Le galop précipité des chevaux s'entendait maintenant tout proche. Ils commençaient à distinguer les vagues silhouettes des guerriers.

Comme s'ils soupçonnaient quelque chose de la vérité, les Sioux se séparaient et prenaient des distances en avançant, au lieu de chevaucher deux de front.

À ce moment la lune apparut entre les nuages, favorisant ceux qui étaient tapis derrière les rochers.

Buffalo Bill passa les Indiens en revue d'un coup d'œil rapide.

— Juste une douzaine et toujours leurs vieux tours, Dan ! dit-il au moment où chaque guerrier, en arrivant aux rochers, disparaissait en se collant contre le flanc de son cheval.

— C'est égal. Vous savez ce qu'il faut faire, les enfants ! Je n'aime pas gâter une bonne bête, mais, dans la circonstance, on ne peut l'empêcher.

Chacun des trois hommes avait mis en joue son Winchester, et se tenait prêt à faire pleuvoir le plomb sur les guerriers en marche, lorsque leur chef en donnerait le signal.

Cody leva les yeux : il vit que la lune avait parcouru l'intervalle libre entre les nuages et qu'elle allait passer derrière la masse suivante.

— Maintenant !

En même temps que l'ordre retentit une détonation, suivie de deux autres.

Une confusion extrême se mit parmi les Indiens. Les chevaux hennissaient, d'autres tombaient, d'autres se précipitaient fougueusement en avant.

Chaque fois qu'une figure humaine se laissait apercevoir, c'était le signal d'un coup de feu.

Les tireurs étaient des hommes qui pouvaient passer pour de bons fusils, et quand ils expédiaient une balle, elle allait à son adresse.

Un tel engagement ne pouvait pas durer longtemps.

La lune avait voilé sa face derrière les nuages ; la victoire semblait gagnée ; aucun guerrier indien ne se précipitait plus contre un invisible ennemi. On voyait des chevaux galopant éperdument, mais il était impossible de dire combien d'entre eux portaient des cavaliers.

D'ailleurs, ce n'était pas sûr que ce fût la fin.

Que savait-on s'il n'y avait pas des braves se glissant à quatre pattes vers la ligne des roches calcaires, ayant au cœur, le désir et l'espoir de la revanche ?

— Aux chevaux ! commanda Cody à voix basse.

Il avait peur qu'un Peau-Rouge ne trouve les bêtes avant qu'ils y soient.

Ses craintes malheureusement n'étaient pas vaines. Les trois blancs atteignirent l'angle du rocher derrière lequel ils avaient mis leur monture juste à temps pour entendre une clameur sauvage.

Puis le tonnerre d'une galopade, puis trois chevaux, qui passèrent comme en un vol devant eux.

Sur l'un était monté un Indien, les cheveux au vent, et lançant de ses lèvres des hurlements qui auraient effrayé la bête la plus féroce.

Vif comme l'éclair, Buffalo Bill porta sa carabine à l'épaule.

Une détonation, un cri de surprise, de douleur et de rage, et les chevaux, sans conducteurs, poursuivirent leur course folle.

Dakota Dan donna un coup de sifflet aigu ; aussitôt son cheval s'arrêta, tourna et revint vers eux, tandis que les deux autres, comme des moutons suivant la clochette du bélier, changèrent aussi leur direction et revinrent aux rochers.

À mesure qu'ils arrivaient, Dakota Dan s'en emparait.

Le sien traînait quelque chose derrière lui. On trouva que c'était le cadavre du jeune guerrier Brûlé qui avait joué ce jeu de risque-tout.

Son pied s'était, on ne sait comment, empêtré dans l'étrier, de sorte que, lorsqu'il était tombé sous le feu de Cody, il avait été traîné derrière l'animal qu'il volait quand il fut tué.

Plusieurs guerriers démontés sortirent alors de leurs abris et voulurent attaquer les trois hommes corps à corps.

Le Winchester de Buffalo Bill était complètement déchargé, mais il le saisit par le canon et le brandit autour de sa tête avec une énergie farouche qui les stupéfia. L'effet fut terrible.

Buffalo Bill était dans son élément. Il avait tout oublié, sauf que son sang était en feu, que des ennemis sauvages attentaient à sa vie, et qu'il avait un outil de mort entre les mains.

Ses compagnons l'imitaient.

Quand ces armes formidables eurent deux fois décrit leur courbe, tout fut balayé et détruit ; le passage était libre devant eux.

Si d'autres Indiens ne survenaient pour leur barrer la route, rien ne faisait plus obstacle à leur volonté d'aller au grand campement des Sioux hostiles.

Le cheval de Buffalo Bill frappait du pied le roc auprès de lui. D'un bond Cody fut en selle.

La cabane déserte.

Les camarades de Buffalo Bill imitèrent son exemple, et tous les trois s'éloignèrent de toute la vitesse de leurs chevaux.

Ils eurent la sagesse de se baisser sur leurs selles, et ils esquivèrent ainsi plusieurs balles qu'ils entendirent chanter au-dessus de leurs têtes.

— Affaire faite ! remarqua Cody, comme ils perdaient de vue la rangée de roches calcaires.

— Et bien faite, même ! dit Dan, avec un petit rire semblable à un gloussement.

— Ils étaient avertis en tout cas. Ça leur apprendra à tenir compte des bons avis, ajouta Amos Rusie qui ne parlait pas souvent.

— Je pense que le chef grondera un peu quand il verra quel dégât nous avons fait dans les rangs de ses guerriers, reprit Cody.

— Une chose est réglée : ça ouvre la guerre, fit Dan.

— Oui, les rouges sont sur le sentier de la guerre. Le camp de Gros-Pied attaquera peut-être les soldats, et la frontière sera éclairée par les feux de la bataille plus farouchement qu'on ne l'a vu depuis bien des années.

— Alors, nous y sommes pour de bon.

— J'ai grande foi dans le général Miles, et il est peut-être encore capable de détourner une guerre générale. Si un homme le peut : c'est lui.

Ces mots du scout militaire indiquaient que l'adversaire des Indiens, le Général Miles, était respecté sur toute la frontière par les rouges et par les blancs.

Il faisait de son mieux pour empêcher la guerre, tout en prenant toutes les précautions pour faire face au premier soulèvement, et le réprimer sévèrement s'il se produisait.

Ils avaient légèrement changé leur direction, Dan ayant déclaré que le campement devait être plus à l'Ouest.

Pour prendre un raccourci, ils entrèrent sous bois en laissant la

route.

Dakota Dan connaissait une cabane près de là, et ils s'y dirigèrent pour réchauffer leur corps glacé.

Dakota Dan servait de guide. À en juger d'après l'air assuré et familier avec lequel il conduisait son cheval sous les branches sombres des arbres, il était évident que ce n'était pas sa première excursion dans ces parages.

Ils arrivèrent bientôt à une petite clairière où se trouvait une cabane.

Dan sauta à terre.

— Voici la porte… cassée même. Heureusement qu'elle donne au sud.

L'un après l'autre, ils entrèrent, conduisant leurs chevaux.

La cabane n'avait qu'une pièce. Il se trouvait qu'elle était grande et pouvait facilement contenir les chevaux à une de ses extrémités.

Dan alluma une allumette.

Il trouva un bout de pin résineux, et eut tout de suite une torche grossière enflammée.

Il y avait une pile de bois mise en réserve par le propriétaire de la cabane avant sa disparition.

Le feu fut vite allumé. Comme son flamboiement leur sembla joyeux et réconfortant !

Lorsque la chaleur eut pénétré leur corps, ils s'assirent sur les sièges grossiers qu'ils trouvèrent là, pour fumer et pour causer de la situation.

Le vent s'abattrait probablement au matin, et ils pourraient continuer leur route plus à l'aise.

À moins que l'état des affaires dans le camp hostile ne fût très critique, ils arriveraient peut-être à temps pour être utiles.

Sans doute, si les Indiens étaient montés à un degré de trop violente exaspération, aucun effort de Buffalo Bill ne pourrait les empêcher de se battre.

— Qu'est-ce que vous regardez, Dan ? demanda, au milieu de ces réflexions, le scout militaire, en remarquant le regard attentif que ce vieux lutteur de la frontière tenait fixé sur le mur.

— Je ne peux pas déchiffrer ce qui est là-bas.

Buffalo Bill avait suivi la direction du regard de Dan.

— Ça ressemble à une affiche. Supposons que vous l'arrachiez, pour voir !

Dan prit un morceau de carton, – un reste de carton à chapeau qui traînait là, – et le tint au-dessus de l'affiche pour y concentrer la lumière.

— C'est de l'écriture, aussi sûr que vous êtes là… des lettres rouges même… écrites avec du sang, avec un bout de bois je pense.

Dakota Dan mit un peu de temps à déchiffrer l'avis.

— Grand César ! s'écria-t-il enfin. Je le tiens tout de même. Écoutez, je vais vous lire ça, les enfants.

Puis il lut lentement :

« Troubles ici, – diables rouges à l'œuvre – s'entêtent à briser la porte – déjà blessé – sais ce que ça veut dire – ai le secret – Coup-Double a juré de me faire dire – prisonnier – la mort. Si on trouve ceci, avertissez Buffalo Bill. »

— Est-ce tout ? demanda Cody, qui avait reçu un choc électrique en entendant son nom mentionné dans cette étrange lettre.

— C'est la communication en son entier.

— Pas de signature ?

— Il était parti pour en mettre une, mais je pense que les diables rouges battaient la porte en brèche, et qu'il dut se tourner pour se défendre.

— Dan, vous aviez rencontré ce colon ermite ?

— Oui, je le connaissais.

— Dites-moi son nom.

— Capitaine Andy Blake.

Cody poussa une exclamation.

Ses pensées se reportèrent loin en arrière, quand ce vaillant soldat et lui chassaient ensemble.

Ses dents se serrèrent avec une expression de froide fureur.

— S'il est arrivé malheur à Andy Blake, je le vengerai. Vous m'entendez, mes amis ; notez-le bien !

— Il avait dû entendre dire que vous veniez, remarqua Rusie, pensif.

— Très probable. Nous étions comme des frères. Quelque chose semblait parfois peser sur l'esprit d'Andy. C'est sans doute ce même ennui qui lui fit abandonner sa commission dans l'armée et adopter l'existence d'ermite.

Dan ne dit rien. Cody l'observait attentivement.

— Quand vous veniez voir le Capitaine Blake, était-il seul ?

Dan tressaillit à cette question. Il sentait le regard du scout qui guettait l'expression de son visage. Il n'y tint plus et dit :

— Colonel, je sais le secret de cet homme… je l'ai découvert par hasard, lorsque je l'ai aidé à recouvrer son enfant.

— Son enfant… Andy était-il marié ?

— Oui, et sa femme se sauva avec un démon de bonne mine. Toujours la même vieille histoire. Il la trompa, la maltraita. Elle s'enfuit chez les Indiens. Andy apprit que son enfant était dans le tepee de Coup-Double, le grand chef des Sioux. Ensemble Andy et moi nous dérobâmes la petite fille, il n'y a pas plus de six mois. Je l'emmenai au settlement, et Andy resta ici pour tromper tout le monde ; il avait l'intention d'aller un peu plus tard à Mexico avec l'enfant, et d'oublier le passé.

— Il a fait une erreur dans ses calculs.

— Ça en a l'air, fit Dan mélancoliquement.

— Coup-Double s'est souvenu. Il a envoyé ses braves ici et le Capitaine Andy n'est plus.

— On aurait bien dit qu'un combat avait eu lieu ici ; quand nous sommes entrés, tout était bousculé et sens dessus dessous.

— Et la porte, qui ne pend qu'à un gond…

— Cherchez des signes. Regardez-y de près.

Dan prit une branche de pin résineux dans le feu, et, la tenant la flamme en bas, se mit à examiner le plancher de la cabane.

— Tâches de sang en plusieurs endroits, remarqua-t-il.

— Qui peuvent provenir des rouges aussi bien que d'Andy. De quand datent ces signes, Dan ? interrogea Cody.

— De vingt-quatre heures au plus, et je doute qu'ils remontent si loin. Les rouges ne l'ont pas tué, autrement nous trouverions son corps ici. Eux, ils ont emporté leurs morts, je pense.

Dakota Dan était très versé dans l'interprétation des signes de la frontière. Buffalo Bill se confiait à lui implicitement et ne mettait jamais ses décisions en doute.

Si le Capitaine Andy était prisonnier dans les Mauvaises Terres, comment pouvait-on le délivrer ?

Un des objets du voyage de Buffalo Bill était d'empêcher une guerre générale par son influence, et non pas de précipiter la catastrophe par une affaire de ce genre.

D'un autre côté, il se rendait compte qu'après tout il pourrait bien peu de chose auprès de ces Indiens.

Advienne que pourra ! Buffalo Bill a déclaré son dessein de délivrer son ami des mains des rouges : il faut qu'il y travaille.

Cette discussion prenait fin et ils songeaient à dormir jusqu'au matin, lorsque Dakota Dan renifla l'air, la mine soupçonneuse.

— Qu'y a-t-il ?… Vous sentez les rouges, Dan ?

— J'ai toujours prétendu avoir ce don, et, sur ma foi, vous voyez que j'ai raison.

En parlant Dan s'était retourné sur son siège et surveillait la porte, sa carabine dans la main.

Une ombre se glissa dans l'entrée.

C'était un Indien, qui s'avança vers le feu et étendit ses mains pour recevoir la chaleur.

Un autre, puis un autre, se faufilèrent sans bruit après le premier, jusqu'à ce qu'il y en eût sept devant la flamme.

Un seul parmi eux était un homme d'âge mûr, évidemment un chef inférieur.

Ils parurent ignorer absolument la présence des trois blancs tout le temps qu'ils chauffèrent leurs doigts gelés. C'est une manière grossière de s'approprier le feu, mais ces rouges n'avaient pas l'air de faire plus de cas des blancs que d'une chiquenaude.

Peut-être voulaient-ils chercher une querelle.

On pouvait cueillir trois scalpes en sourdine et sans que personne en sût jamais rien.

Pourquoi laisser échapper une si belle occasion ?

— Eh bien ! Ours Rouge, voici une étrange rencontre !

À la parole du scout, l'Indien d'un certain âge tressaillit et le regarda avec un grand étonnement.

— Quoi ! Grand Chef Bill, est-ce vous ?

Buffalo Bill serra la main à chacun de ses braves tour à tour. Les jeunes guerriers le regardaient avec la plus grande curiosité, car ils avaient beaucoup entendu parler de cet homme merveilleux.

Cody gardait une figure sévère.

Il avait l'idée que Coup-Double les avait envoyés fouiller la cabane pour y trouver quelque indice relatif à l'enfant enlevé de son tepee.

Le scout n'hésita pas à leur poser directement la question.

Un Indien sait mentir sans rougir, et l'Ours Rouge nia aussitôt toute connaissance d'un fait qui s'était accompli si récemment.

S'il était arrivé malheur à l'ermite, ce devait être le fait de mauvais Indiens. Il y en avait toujours des bandes, rôdant comme des loups.

Quant à lui et à ses camarades, ils aimaient les blancs comme des frères, et n'avaient aucune tentation de déterrer la hache de la guerre.

Tout ceci était très joli, mais Cody n'en croyait pas un mot.

Il avait pris l'Ours Rouge en flagrant délit de mensonge dans d'autres occasions où il avait de moindres motifs de cacher la vérité que ceux qui pouvaient l'animer maintenant.

Les sept jeunes guerriers ne se montraient nullement disposés à s'en aller, et comme on ne pouvait guère les mettre à la porte, il sembla qu'il fallait prendre son parti d'occuper tous ensemble la cabane jusqu'au matin.

L'un après l'autre, les Indiens se couchèrent sur le dur plancher et semblèrent se plonger dans le sommeil sans perdre de temps.

Cody crut qu'ils faisaient comme l'opossum, et il pensa qu'il en aurait bientôt la preuve. D'après ses instructions, ses deux compagnons se couchèrent aussi, le fusil dans les mains.

Cody croyait bien rarement un Indien, lorsqu'il y avait une raison quelconque de penser que le Peau-Rouge pouvait avoir un motif d'être perfide.

Sans aucun doute cela procurerait de la gloire à n'importe quel indien, de posséder la chevelure du fameux scout ; malheureusement Buffalo Bill était d'avis qu'il pouvait faire un meilleur usage de son scalpe, et il se refusait à s'en séparer sans combat. Il y avait encore une heure ou deux avant l'aube ; c'est le temps où les hommes fatigués dorment le plus profondément.

Les respirations lourdes et régulières semblaient indiquer que tout le monde était enfoncé dans le sommeil ; mais la vérité était, au contraire, que personne ne dormait.

Tous étaient sur le qui-vive, attendant un signal de leur chef.

Buffalo Bill vit l'Ours Rouge faire un mouvement ; il souleva la tête, jeta un regard rapide autour de lui, et, satisfait de ce qu'il voyait, il s'assit droit sur son séant.

Puis il se recoucha.

On entendit alors un étrange petit gazouillement ; on aurait pu se figurer qu'il y avait un oiseau dans la cheminée.

Tous les Indiens s'assirent : c'était là le signal qu'ils attendaient.

Buffalo Bill les vit se rapprocher les uns des autres en rampant. Il se tint une courte consultation à voix basse.

Peut-être Ours Rouge, par des motifs de discrétion qui puisaient leur source dans la crainte que lui inspirait depuis longtemps le vaillant éclaireur militaire, s'efforçait-il de persuader à ses jeunes hommes de se contenter des chevaux.

Plus d'un regard noir était jeté dans la direction de ces animaux, dont les formes s'apercevaient à la lueur incertaine du foyer.

Mais comment s'empareraient-ils des chevaux sans donner l'alarme aux trois blancs ?

Une fois détachées, les bêtes sortiraient bientôt d'elles-mêmes par la porte ouverte, et l'on pourrait alors s'en emparer.

Un brave se glissa vers l'autre bout de la chambre, pour exécuter cette partie du programme. Malheureusement il passa trop près des pieds du cheval de Dan, qui avait appris à détester l'Indien.

Il y eut un cri subit de surprise et de douleur, un lourd coup mat, et une figure tournoyante lancée à travers la chambre et qui vint s'abattre en claquant contre le mur opposé.

Les trois bordermen s'étaient dressés à demi, tenant chacun un homme en joue au bout de leurs fidèles Winchesters.

Les six Indiens ne firent pas mine d'accepter le combat.

— Pas tirer, Grand Chef Bill ! cria l'Ours Rouge, en s'empressant de lever les mains en l'air.

— Vous sauvez vos braves de la mort, vieil homme. Nous guettions, et nous voulions vous coucher tous morts, si vous tentiez quelque méfait. Le cheval nous a épargné l'ennui de nous occuper de ce gaillard-là.

— Nous pensions s'en aller préférable… Laisser hommes blancs seuls dans cabane.

— Oui, et prendre nos chevaux… Un gentil petit jeu, Ours Rouge !

— Ce garçon-là, tête chaude, lui n'écoute pas raison. Moi lui dire lui souffrir. Bon, si cou cassé.

Est-il nécessaire de dire encore que le Peau-Rouge mentait, et que le vol des chevaux était évidemment un coup monté ?

— Bonne nuit, Ours Rouge ! Dites à vos braves que la carabine de Buffalo Bill peut envoyer une balle autour d'un arbre, et que si un seul coup de feu est tiré sur cette cabane pendant que-nous y sommes, pas un de vous ne reverra jamais le campement de Coup-Double.

— Grand Chef Bill, nous ne voulons pas vous faire de mal.

— Aidez ce pauvre diable à sortir avec vous… Il peut à peine mettre un pied devant l'autre, vous voyez.

Le brave qui avait reçu un coup de pied du cheval ennemi des Indiens, passait en boitant, la figure en tempête, et foudroyant de ses yeux courroucés les blancs plutôt que l'animal qui l'avait renversé.

Ils s'en allèrent tous de la cabane. Aussitôt, sur un mot de Cody, le feu fut éteint.

Les trois hommes se tapirent dans les ténèbres et attendirent. La lune brillait encore, mais il était impossible de dire si leurs ennemis s'étaient éloignés ou non.

Tout ce qu'ils pouvaient faire, c'était de rester tranquilles jusqu'à l'aube.

Sur le qui-vive.

Tout en restant forcément inactifs dans l’obscurité, les trois hommes veillaient.

La cabane d’Andy Blake avait une petite fenêtre. C’était là que s’était posté Buffalo Bill, laissant la surveillance de la porte aux deux autres.

Ils se relayaient pour dormir. C’était le tour de Cody de monter la garde. À la position de la lune dans le ciel il jugea qu’il devait être trois heures.

En regardant par la fenêtre, sa vue fut soudain frappée par une lueur particulière, qui apparaissait et disparaissait en quelques secondes, comme un météore.

Puis le scout entendit un coup sourd. Il mit la tête hors de la fenêtre pour mieux voir. Comme c’était le côté d’ombre de la cabane, il n’avait réellement pas à craindre d’être aperçu.

Il ne remarqua rien qui dénotât la présence de l’Ours Rouge et de ses guerriers.

Depuis le temps qu’ils étaient sortis de la cabane, on pouvait croire qu’ils étaient définitivement partis.

Pendant que Buffalo Bill se tenait ainsi à sa fenêtre, son attention fut sollicitée par quelque chose qui semblait une étoile éclatante, dans les bois, de l’autre côté de la clairière faite par le défrichement d’Andy Blake.

Sous ses yeux, cette étrange étoile monta tout à coup dans l’air. Il y eut un sifflement qui rappela à Cody les fusées, puis cela descendit, passa hors de sa vue et fut suivi du même coup mystérieux.

— Dieu bénisse ces gentils cœurs ! Se figurent-ils qu’ils vont nous jouer ce vieux jeu-là ?

En murmurant cet aparté, il se baissa et donna une bourrade dans les côtes de son compagnon le plus proche.

— Qu’y a-t-il ? chuchota Dan.

— Réveillez Amos, fit le scout.

Ce ne fut pas long. Cody dit alors :

— Là, voyez ça !

Et il leur montra une autre flamme, qui décrivit une courbe dans l'air et vint s'abattre sur le toit de la cabane.

— Des flèches enflammées sur le toit ! fit Rusie.

— Précisément, répondit Cody avec tranquillité.

— Ils veulent nous chasser par l'incendie.

— Oui.

— Et nous fusiller quand nous fuirons.

— C'est bien l'idée.

— Que les démons les emportent ! Que proposez-vous ?

— Il me semble que j'ai vu un seau d'eau dans un coin, là-bas ?

— Oui, un vieux seau de cuir, que j'ai trouvé et que j'ai rempli d'eau à la source.

— Je crois qu'il y a une trappe au-dessus de nous. Mais comment y arriver, voilà la question.

— Blake se servait d'une échelle.

— Mais où est-elle ?

— Pendue au mur, je suppose.

— Tâchez de la trouver.

Le succès couronna les efforts de Dakota Dan, et il revint avec l'échelle.

— Aidez-moi à la placer Dan ; je vais monter et chercher la trappe. Une fois ouverte, je saurai me servir de l'eau avec avantage.

L'échelle fut mise en position et Cody y grimpa.

En tâtant avec ses mains, il trouva ce qu'il cherchait, et put regarder sur le toit.

Ce qu'il vit n'était pas très alarmant pour l'instant, mais c'était assez pour exciter des appréhensions. Les flèches enflammées avaient déjà allumé un petit foyer dans ce toit vieux et bien sec.

Cody ne dit rien en descendant l'échelle ; mais quand, ayant pris le seau, il se mit à remonter, il fit cette recommandation :

— S'ils me tirent dessus, les enfants, vous pouvez envoyer quelques balles au milieu d'eux, simplement pour entretenir les relations sociales, vous comprenez ?

— Si nous le ferons, vous pensez ! répliqua Dan.

Pour faire la meilleure besogne possible, il était obligé de se pencher en partie en dehors de la trappe, de manière à distribuer convenablement l'eau du seau.

Cela l'exposait nécessairement au feu des Indiens, qui, on pouvait en être assuré, tenaient l'œil ouvert sur tout ce qui se passait ; d'autant plus que le clair de lune et l'incendie naissant du toit se réunissaient pour le trahir ; mais il n'hésita pas à en courir les risques.

Une quatrième flèche tombait sur le toit au moment où Cody mettait sa tête à l'ouverture.

Le seau décrivit un demi-cercle et son contenu fut également distribué sur la surface attaquée par le feu ; tous les points où le bois brûlait furent éteints.

À ce moment, deux coups de feu retentirent dans les bois, et les balles éraflèrent le toit tout près de Buffalo Bill.

Une des balles perça le seau de cuir, de sorte que, s'ils en avaient besoin encore, il leur faudrait boucher le trou avant de s'en servir.

Dan avait remarqué la direction d'où ces coups de feu étaient venus, et se conformant aux instructions de Cody, il envoya un bon nombre de messagers de plomb de ce côté-là.

On ne peut guère dire s'ils arrivèrent ou non à leur adresse, mais Dan fut satisfait, car il avait donné à entendre aux Peaux-Rouges qu'ils rencontreraient une chaude réception.

La lune se couchait. Cela laisserait une heure d'obscurité environ ; mais ce temps suffisait amplement à l'Ours Rouge pour exécuter quelque nouveau plan diabolique.

Peu après que les ténèbres se furent faites complètes Amos Rusie fit un signal.

C'était le cri-cri du grillon, et cela signifiait que les Indiens étaient venus et se trouvaient de son côté de la maison.

Ce signal amena Dan auprès de lui.

— Que voulez-vous faire ? lui dit-il tout bas, en le voyant silencieusement ouvrir la porte, qu'on avait fermée tant bien que mal après le départ de l'Ours Rouge et de ses guerriers.

— Donner à ces chiens une leçon, fit-il d'une voix légère comme un souffle.

Dan ne trouva rien à dire.

Amos Rusie était bien capable de prendre soin de lui-même, et d'un autre côté cette manière de faire s'accordait assez bien avec les notions personnelles de Dan.

Rusie se glissa donc dehors. Là il ne pouvait réellement rien voir du tout. Il eut un gentil petit rire en dedans à la pensée que les rouges ne pouvaient rien voir non plus.

Il tenait son fusil prêt avec l'intention de faire profiter de son contenu le premier qui s'avancerait.

Des bruits lui venaient aux oreilles, mais ce n'était guère ceux qu'il espérait entendre.

Le vent sifflait à travers les branches des arbres ; de la cabane venaient des cliquetis de freins que rongeaient des coursiers impatients ; mais en vain écoutait-il, pour saisir le son d'une voix ou le léger contact d'un pied sur le sol.

Les Indiens étaient certainement tout près ; mais il n'aurait pu, pour sauver sa tête, dire ce qu'ils faisaient.

S'ils avaient décidé d'essayer quelque autre moyen de brûler la cabane, ils n'en avaient jusqu'ici montré aucun signe ; mais Rusie était patient.

Cette patience était la cause de ses succès de joueur autrefois ; elle ne pouvait pas lui nuire dans ce nouveau jeu.

On dit que tout vient à point à qui sait attendre, et ce fut le cas encore cette fois.

Rusie était toujours sur ses gardes.

Il entendit un grognement involontaire ; c'était un Indien qui passait inaperçu près de lui et auquel son coude avait donné, sans intention, un renfoncement dans les côtes.

Pour réparer sa maladresse, Rusie repoussa violemment l'Indien à un ou deux mètres de lui, jugea la position et fit feu.

Le bruit de la détonation fut immédiatement suivi d'un cri d'angoisse.

À la lueur de son coup de fusil, Rusie avait entrevu une figure humaine ; il avait donc deux raisons de croire que son plomb n'était pas perdu.

Il changea immédiatement de place, ne sachant pas ce qui allait suivre.

Peut-être les Indiens croyaient-ils que ce dernier coup de feu avait été tiré de la cabane.

Ah ! qu'est-ce que c'était que ça ?

Les rouges devaient apporter des branches et les mettre contre la maison.

C'était une preuve évidente qu'ils n'avaient pas renoncé à leur idée

d’y mettre le feu.

Rusie éprouvait une réelle satisfaction à suivre leurs mouvements, car maintenant qu’ils transportaient des broussailles, ils ne pouvaient plus s’empêcher de faire quelque bruit.

D’ailleurs, le silence complet à l’intérieur de la cabane, d’où ils attendaient des coups de fusil, les étonnait et les enhardissait à la fois.

Lorsqu’une assez grande quantité de branchages eût été placée contre la cabane, les Indiens n’avaient plus qu’à y mettre le feu.

À un signal, une lumière brilla.

C’était le moment qu’Amos attendait.

Il se mit à faire pleuvoir des balles sur le groupe des Peaux-Rouges accroupis ou penchés, qui croyaient n’avoir rien à craindre parce qu’ils étaient si près de la cabane, et qu’ils n’avaient jamais songé à un autre ennemi à l’extérieur.

La consternation était parmi eux : plusieurs furent blessés ; l’un tomba mort.

Cependant la torche qu’ils venaient d’allumer, tombant au milieu de feuilles et de rameaux morts, y avaient mis le feu.

Rusie n’hésita pas.

Maintenant qu’il avait affronté et défait les Indiens, il était tout aussi disposé à combattre le feu.

Il se précipita avec des cris qui durent encore augmenter le trouble des ennemis.

Sautant sur le bois enflammé, il piétina le feu avec une hâte furieuse ; car il s’était formé un foyer déjà actif, et une ou deux minutes plus tard on n’eût plus pu s’en rendre maître.

Enfin, lorsque la dernière étincelle fut éteinte, Amos cessa un travail où il dépensait tant d’énergie.

Il se rappelait les paroles de Buffalo Bill avertissant les Indiens que, s’ils entreprenaient quelque œuvre de traîtrise, pas un d’eux ne retournerait vivant dans sa tribu.

Si, en fait, ils n’étaient pas tous frappés à mort, ce qui restait de la bande était si complètement démoralisé que pas un coup de feu ne fut tiré contre Rusie pendant qu’il éteignait l’incendie sous ses pieds.

Lorsqu’il eut fini, il se tapit de nouveau dans un coin sombre, près de là, et attendit.

Un peu avant l’aube, il entendit des mouvements et il comprit que les rouges revenaient pour leurs morts.

Comme c'était là une mission de pitié et de piété, Rusie ne fit pas parler sa carabine et leur permit de l'accomplir.

Enfin, une lumière grise apparut dans le ciel. C'était le matin, qui délivra les trois hommes de leur position fatigante et leur permit de faire un feu, auprès duquel ils mangèrent leur déjeuner.

Buffalo Bill, dès la première lueur de l'aube, avait poussé une reconnaissance dans le bois, et avait déclaré en revenant qu'il n'y avait rien de suspect. Ce fut donc sans craindre d'embûche qu'ils sortirent leurs chevaux et se remirent en route.

Le jour s'annonçait froid et âpre, et ils avaient un long trajet devant eux.

La matinée était à sa moitié environ, lorsqu'on aperçut un cavalier qui s'avançait au galop. Ils reconnurent bientôt que c'était un soldat.

Le cavalier les avait examinés du haut d'une éminence de terrain avec une lunette d'approche, avant même qu'ils eussent connaissance de sa présence dans leur voisinage. Ayant vu que c'était des blancs, il n'avait pas hésité à les approcher.

Il reconnut Buffalo Bill, quoique celui-ci ne le connût pas.

— Vous venez du Général Forsyth ? lui dit le scout.

— Oui, monsieur.

— À destination de Pine Ridge ?

— Avec des dépêches pour le Général Miles.

— Dans quel état est le pays devant nous, courrier ?

— Ça sent l'orage, monsieur. Les jeunes gens sont comme des fous, en proie à une surexcitation religieuse qui ne leur laisse aucun bon sens, avec les danses du spectre et un Messie qui est venu parmi eux. J'ai peur qu'il n'y ait bientôt, – très tôt, – du sang de répandu.

Si vous y étiez, votre influence pourrait peut-être les tenir en échec.

— Non, répondit le scout avec tristesse. C'était l'idée qui m'amenait ici, mais mes yeux se sont ouverts. Les vieux chefs peuvent gouverner les squaws et les vieillards, mais les jeunes guerriers ne s'inquiètent ni de Buffalo Bill ni de ses conseils. S'ils veulent la guerre, qu'on leur en donne tant qu'ils en veulent ! C'est la seule manière de guérir des Indiens qui ont le sang trop chaud.

— Il faut que je poursuive mon chemin. La cavalerie s'est-elle déjà mise en mouvement ?

— Oui, elle est en route. Quand comptez-vous sur des troubles, au plus tôt ?

— Quand les troupes arriveront. J'ai compris que l'idée du Général,

était de fouiller les huttes pour en enlever les armes cachées, et vous savez aussi bien que moi, Chef Cody, que cela veut dire du sang. Les jeunes guerriers de Brûlé ne le supporteront pas.

Buffalo Bill ne fit aucune réflexion, et le cavalier ayant salué militairement, tourna son cheval et s'éloigna au galop.

— Un jeune gaillard de bonne mine ! dit Dan.

— Pas si jeune. C'est son visage imberbe qui vous trompe. Il a quarante ans comme un jour, déclara Rusie.

— Tout ce que je désire c'est qu'il ne tombe pas dans une bande d'Indiens rôdeurs. D'après l'esprit qu'ils nous ont déjà manifesté, j'ai l'impression qu'ils sont tout prêts à avaler toutes les jaquettes bleues isolées qu'ils rencontreront, dit Cody.

— Oui, s'il se heurte à l'homme que nous avons fouetté aux roches calcaires, à l'endroit nommé Limestone Rocks, j'ai peur que le Général Forsyth ne se trouve avoir un courrier de moins, répondit Dan.

— Eh bien ! je suis embarrassé, dit tout à coup Cody.

Ils pouvaient voir cela aux manières du scout ; mais ils ne disaient rien, convaincus qu'il leur exposerait bientôt le cas en litige dans son esprit.

— Oui, mes enfants, je suis dans un trou noir. Je ne sais de quel côté en sortir. Quelle conduite adopterai-je, voilà la question ! J'ai le vif désir de secourir mon vieil ami, le Capitaine Andy, avant que la guerre devienne générale, et d'un autre côté il me paraît que nous devrions nous diriger vers le campement hostile.

Ni l'un ni l'autre de ses compagnons ne risqua un mot, et Buffalo Bill poursuivit d'un air réfléchi :

— Nous voici juste sur les confins des Mauvaises Terres. D'après ce que j'ai entendu dire, Dan, vous êtes chez vous ici.

— J'en conviens.

— Pouvez-vous nous mener au campement de Coup-Double ?

— Oui.

— Combien faudra-t-il ?

— Vingt heures avec de la chance.

— Ça va assez bien. Le conflit ne se produira pas avant une couple de jours. Nous aurons amplement le temps de faire notre besogne.

— Je suis avec vous, dit Rusie.

— Et comptez-moi aussi dans l'affaire, Buffalo Bill ! s'écria Dan.

— Voilà qui vous ressemble, mes enfants, et je ne l'oublierai pas.

J'espère que nous réussirons et que nous tirerons Andy de là par n'importe quel moyen, honnête ou non. L'honnêteté n'est pour rien dans le traitement qu'on lui inflige. Prenez la tête, Dan.

Ils marchèrent à une bonne allure, soutenue avec une uniformité remarquable, pendant le reste de la journée.

De temps en temps ils rencontraient des torrents encaissés dans des rochers, formant ravines, qu'on ne franchissait qu'avec difficulté. Dan profita d'un de ces ruisseaux pour rompre leur piste en le suivant sur son fond rocheux pendant plusieurs milles.

Sur une colline il y avait des sentinelles indiennes, postées jour et nuit.

En suivant la ravine, ils réussirent à passer dans le rayon de surveillance de ces sentinelles sans être vus.

C'était là un des stratagèmes de Dakota Dan.

Vers la fin du jour, leurs chevaux donnaient quelques signes de fatigue ; mais Dan ne s'en inquiétait pas beaucoup, pensant qu'on pourrait s'en procurer de frais au village Indien vers lequel ils se dirigeaient.

S'ils avaient pu profiter de quelques heures de plus, ils auraient atteint ce village. Mais Dan comptait cette période d'obscurité quand il avait parlé de vingt heures. Ils pouvaient donc la donner au repos.

Si la lune se montrait, ils reprendraient leur voyage plus tôt, et Dan croyait qu'ils arriveraient au tepee de Coup-Double avant le matin.

Dans un fond de ravine, ils firent un petit feu de bivouac et préparèrent leur souper.

Le danger d'être découverts était petit et le réconfort que leur apportait la chaude flamme était immense.

Heureusement les chevaux trouvèrent quelques touffes d'herbe sur les bords du torrent et ils les broutèrent avec avidité.

Buffalo Bill se jeta sur le sol et au bout d'une minute il dormait.

Dakota Dan, vieux dur-à-cuire, ne dormit pas, il gravit en rampant la paroi de la ravine et s'étendit sur le bord, en un lieu où de grandes herbes lui faisaient un rideau.

Le petit feu brillait au-dessous de lui, et il distinguait les formes de ses deux compagnons couchés de chaque côté.

Sans doute, sa position n'avait, comme confort, rien de comparable à la leur, mais elle était admirable pour une sentinelle. Il résolut d'y rester au moins quelque temps.

Bientôt un mouvement qui se faisait tout près de lui attira son

attention.

Un homme passait en rampant. Dan put l’entrevoir à la lumière des étoiles comme il arrivait près du bord de la ravine.

Redoublant d’attention, il eut presque aussitôt la possibilité de voir son visage, que le petit feu éclairait faiblement en dessous.

Il avait l’aspect d’un desperado, mais sa physionomie était repoussante, on eût dit un crotale humain.

Pendant quelque temps il regarda dans le bas, puis il fit un mouvement avec son fusil, comme s’il allait s’en servir.

Dakota Dan n’attendit pas davantage.

Il bondit, saisit l’espion, et tous deux roulèrent le long de la pente abrupte, frénétiquement serrés dans les bras l’un de l’autre.

Le secret de la caverne.

Les deux hommes roulèrent jusqu'au fond du cañon et ne s'arrêtèrent qu'à dix pieds du feu.

Le tapage était suffisant pour éveiller même de plus durs dormeurs que Buffalo Bill et Amos.

Ils sautèrent sur leurs pieds juste à temps pour voir la fin de cette étrange et double descente.

Cody comprit de quoi il s'agissait. En une seconde il était auprès des deux hommes, toujours crochetés l'un à l'autre, et il appliquait son revolver contre la tête du drôle de mauvaise mine avec qui Dan luttait.

— Lâchez-le, Dan ! J'ai mon engin à balles contre sa boîte à cervelle.

Dan entendit et se remit aussitôt sur ses pieds, tandis que son antagoniste restait à plat sur le sol.

— Debout ! commanda Buffalo Bill.

L'individu obéit.

Le scout vit d'un coup d'œil à qui il avait affaire.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? répliqua l'autre insolemment.

— Pas grand'chose, mais je pensais que vous pouviez avoir des amis qui aimeraient à savoir votre sort. Dan, prenez un des lassos aux chevaux.

À ces mots, l'individu tressaillit et regarda Buffalo Bill d'un air effrayé.

— Voyons, vous n'allez pas pendre un homme comme ça ?

— Pourquoi pas ?

— Je n'ai rien fait, patron, pour mériter ça.

— Vous avez été pris espionnant notre camp, et vous avez fait de votre mieux pour tuer notre ami.

— Vous vous trompez, maître. C'est lui qui s'est abattu sur moi et m'a fait rouler jusqu'ici. J'ai vu une lumière ici, en bas, et j'étais

curieux de savoir d'où elle venait ; mais avant d'avoir pu distinguer qui vous étiez, cet homme m'a entraîné sur la pente.

— Bien. Je vous le demande encore une fois : quel est votre nom ?

— Peter Brown.

Ses manières disaient qu'il mentait, mais il n'y avait aucun moyen de le prouver.

— Que faites-vous dans les Mauvaises Terres ?

— J'essaie de fausser compagnie aux rouges. Vous voyez, je tenais un petit comptoir de trafiquant plus haut dans le pays, et quand les Indiens ont été trop excités par cette danse du spectre, ils m'ont nettoyé. J'en ai réchappé tout juste et tout nu. Et maintenant, je vais où l'on trouve secours et protection.

— Êtes-vous monté ?

— Je l'étais, mais un jeune Indien a envoyé une flèche à mon cheval et je l'ai perdu peu après.

— Que ferez-vous, si nous vous laissons aller ?

— En route directement pour l'Agence. J'en ai assez du métier de trafiquant dans ces conditions.

— Qu'en dites-vous les enfants ?… Le lâcherons-nous ?

— Il n'y a pas d'utilité à le garder, remarqua Rusie.

— Sa vie ne vaut pas la peine qu'on la lui prenne, dit Dakota Dan d'un ton de mépris.

L'individu n'eut pas l'air de se sentir insulté, mais il grimaça un rire, comme s'il prenait cela pour un compliment.

— Merci, gentlemen. Je vois que mon fusil est descendu avec moi. Avec votre permission je vais quitter le rancho.

— Lorsque vous serez à l'Agence, faites-leur savoir que vous avez rencontré Buffalo Bill.

À ce nom, l'homme parut intéressé et resta à regarder le scout pendant que celui-ci s'éloignait.

Il fut tiré de sa contemplation par la rude voix de Dan.

— Allons, je vais vous montrer le chemin de la sortie, mon vieux !

Vingt minutes après, plus ou moins, le vieux ranger était de retour.

Son premier acte fut de disperser les bûches et les braises du feu, les jetant dans la petite rivière qui coulait près de là.

— Eh donc ! Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Rusie.

— Du danger dans l'air.

— De cet individu ?

— Pas particulièrement ; mais je pense qu'il y en a d'autres ici tout près.

Buffalo Bill, qui les entendait, cria :

— Holà, Dan, qu'avez-vous découvert ?

— Je savais que ce gaillard-là nous mentait, mais je ne pouvais pas le prouver, de sorte que je n'ai rien dit. Mon opinion est qu'il appartient à quelque bande de coupe-jarrets, comme il en rôde autour de la réserve des Indiens.

Je l'ai accompagné près d'un quart de mille et je lui ai dit de continuer.

Il a marmotté quelque chose où il était question de me retrouver, et il a disparu dans l'obscurité.

Je suis resté un peu à écouter, et je l'ai entendu qui grimpait la berge du cañon là-bas, au-dessous de nous.

En m'en retournant je jurerais que j'ai saisi le hennissement d'un cheval, et qui ne venait pas d'ici, ce qui m'a bien prouvé que le gaillard mentait.

Mon avis, je le répète, est qu'il a des amis près d'ici et que nous en verrons davantage avant de partir.

— Sortirons-nous d'ici ? demanda Rusie, tapotant du bout des doigts son Winchester.

— Quand la lune se lèvera, répondit Cody.

— Je pensais, interrompit Dan, qu'il serait peut-être bien pour nous de mettre les chevaux dans le haut du cañon. Supposez que deux de nous les emmènent. L'autre pourrait rester ici et avoir un peu de distraction si ces créatures se montrent.

— Pas une mauvaise idée. Laissez-moi ici. Attendez à quelque distance plus haut et je vous rejoindrai au lever de la lune.

Toute parole de Buffalo Bill était une loi. Dan et Rusie remontèrent donc lentement la ravine avec les trois chevaux, et laissèrent le Prince des hommes de la Prairie seul près des ruines de leur feu de bivouac.

Cody se mit en devoir de le rallumer et d'y mettre de nouveau combustible.

En quelques minutes il y eut une flamme tout à fait réjouissante, qui pouvait durer une heure environ sans qu'on lui donnât d'autre aliment.

Ensuite il arrangea un certain nombre de souches et de troncs d'arbres, de manière qu'ils eussent l'air, à quelque distance, de

créatures humaines couchées et endormies.

Quant à lui il prit son poste un peu à l'écart au-dessus du feu.

Il avait mis beaucoup d'activité à ces préparatifs, car il désirait que l'incident qu'ils avaient pour but de provoquer, fût complètement terminé quand la lune se lèverait, pour pouvoir partir sans retard et la route libre.

Tout à coup ses yeux vigilants aperçurent un mouvement au sommet de la paroi du cañon, juste au-dessus du feu de bivouac.

Il ne bougea pas, mais il regarda de toute son attention ; il reconnut que plusieurs hommes étaient là-haut, épiant ce qui pouvait se passer en bas.

D'autres flânaient, attendant quelque signal, supposa-t-il.

Un coup de sifflet partit du fond de la ravine.

Il y avait d'autres coquins dans le bas.

Ceux d'en-haut se tenaient prêts ; au signal, ils envoyèrent une volée de coups de fusil dans le cañon.

Les éclairs de leurs armes et les détonations retentissantes donnaient l'illusion d'une bataille, et, pour grandir l'effet de cette scène, les grandes herbes sèches au bord du défilé prirent feu et se mirent à flamber en différents endroits.

Plusieurs hommes sautèrent dans la ravine, tirant des coups de feu en courant vers le petit campement.

Parmi eux était l'individu qui s'était donné le nom de Peter Brown.

Ils ne furent pas longtemps à s'apercevoir qu'ils étaient joués, et les exclamations de colère se faisaient entendre lorsque Cody leur envoya son premier coup de feu.

Il jouit un instant de la surprise et de la consternation produite par cette entrée en matière, et se servant du mécanisme à répétition de son Winchester, il adressa quelques balles au-delà des herbes incendiées, où il apercevait des formes qui s'agitaient.

Les hommes qui avaient envahi le camp comprenant qu'ils étaient tombés dans une embuscade, avaient montré une hâte étonnante et risible à s'éclipser.

Les uns s'étaient aplatis derrière les bûches, d'autres s'étaient enfoncés dans des anfractuosités de rochers.

Un seul restait en arrière.

Il s'était assis à terre, serrant entre ses mains une de ses jambes et gémissant. C'était Peter lui-même, qui paraissait bien bas.

Ne voyant plus que lui d'ennemi, Buffalo Bill se mit à remonter le cañon.

Il se retourna un instant, et le dernier regard qu'il jeta sur cette scène lui montra le feu courant le long du rebord du cañon, léchant les touffes d'herbes sèches avant de les consumer et, de temps en temps, éclatant en flammes brillantes.

Lorsqu'il eut fait un peu de chemin, Buffalo Bill donna le signal convenu. On lui répondit et il eut bientôt rejoint ses compagnons.

Dakota Dan et Rusie avaient fait halte en un point où une petite ravine latérale leur offrait une possibilité de rejoindre la plaine avec leurs chevaux.

Ils avaient entendu la plupart des bruits qui avaient accompagné la contrefaçon du combat qui venait d'avoir lieu, et ils avaient pu juger que les choses s'étaient passées exactement comme le scout l'avait prévu.

Une fois qu'ils eurent atteint le niveau de la plaine, ils se remirent en selle.

Ils regardèrent autour d'eux et virent l'herbe qui brûlait encore à près d'un demi-mille au sud.

Il y avait aussi une lumière à l'orient, là où la lune allait paraître.

Dan reprit la tête.

Ils ne voyaient plus rien de Peter et de ses camarades, ils crurent donc qu'ils pouvaient se considérer comme certains que cette bande ne tenterait pas de les suivre.

Au matin ils se trouvaient près du lieu où le Grand Chef Coup-Double avait son village, dans une situation telle qu'une armée s'en serait difficilement emparée.

Une ou deux fois, ils découvrirent des signes qui indiquaient la présence des Indiens.

De petites bandes de guerriers allaient et venaient continuellement entre le village de Coup-Double et le campement de Gros Pied.

Avec une rare bonne fortune Dan réussit à avancer sans être aperçu par aucune de ces bandes.

Ils s'engagèrent parmi les collines désolées auxquelles était adossé le village, et ils y cachèrent leurs chevaux en un lieu où il n'y avait pas une chance sur dix qu'on les découvrît, d'autant plus que les jeunes hommes étaient trop occupés des bruits de guerre prochaine pour rôder beaucoup aux environs.

— Où allons-nous aller ? demanda Cody.

— Je connais un endroit… une caverne au flanc d’une colline… Du fond on peut voir dans le village de Coup-Double, dit le vieil homme des prairies.

— Bon !

La science de Dakota Dan promettait de leur être précieuse, et Cody ne demandait pas mieux que de lui laisser l’office de guide.

Dan les conduisit par des sentiers sinueux ; il les fit longer des abîmes profonds, et ramper sous des buissons épais et à travers des fourrés qui semblaient ne pouvoir jamais être percés.

Quand ils eurent fait cet exercice pendant une demi-heure, ils arrivèrent à une fente dans les rochers.

— Voici le trou de l’ours, dit Dan.

— Comment avez-vous jamais trouvé ça ?

— Hasard ! Un vieux copain, Grizzly Joe de son nom, et moi, nous chassions dans ces environs, un hiver, et nous poursuivîmes un ours jusqu’à son trou, ici. Nous tirâmes au sort pour savoir qui entrerait. La chose m’échut. Eh bien ! je m’arrangeai pour tuer l’ours.

Ceci dit, Dakota Dan, sans hésiter, s’enfonça immédiatement dans l’ouverture, et ses compagnons le suivirent, se tenant aussi près de lui qu’ils le pouvaient.

Ils avancèrent ainsi pendant quelque temps et tout semblait aller à souhait, lorsque Buffalo Bill qui avait une main sur l’épaule de Dan, sentit son guide faire halte soudainement.

— Grand Dieu ! s’écria-t-il à voix étouffée.

— Qu’est-ce ?

— Regardez en tête. Je pense que quelque ours gris a pris ses quartiers ici.

Ils regardèrent et virent la cause de son arrêt.

La flèche fantôme.

La situation était grave.

Devant eux s’entendait un grondement bas, mais distinct, et ils voyaient une paire d’yeux jaunes briller dans les ténèbres.

— Cette créature, il faut la tuer. Pouvez-vous lui mettre une balle entre les deux yeux ? demanda Dan.

— Pas dans cette obscurité. Je ne vois pas les mires de ma carabine, répondit le scout.

— Oh ! je peux remédier à ça, je pense.

Dan prit une allumette, en mouilla l’extrémité et frotta de cette extrémité les deux mires, celle de devant et celle de derrière, de la carabine de Bill.

Le phosphore maintenant les rendait visibles.

En les mettant sur la même ligne que les yeux du grizzly, ou ours gris, il était possible de tirer un coup de fusil ayant chance d’amener pour la bête un dénouement fatal.

Les prunelles jaunes continuaient de briller, mais le grondement avait pris fin.

— Pour moi ça ressemble plus aux yeux d’une panthère qu’à ceux d’un grizzly, dit Cody.

— Diable. Ils sont partis. Vous n’avez pas tiré assez vite, Buffalo Bill, s’écria Rusie.

Et en effet, il semblait que les ténèbres eussent absorbé les deux orbes jaunes.

— Ils se remontreront et je mettrai un lingot de plomb entre les deux, dit Buffalo Bill froidement.

— La bête avance. Soyons tous prêts à lui donner une dose. Nous la pulvériserons, sûr et certain ! disait Dan entre ses dents, faisant de son mieux pour surmonter le coup.

— Le diable si vous le faites ! gronda une voix près d’eux. Ne connaissez-vous plus une créature humaine quand vous lui voyez les yeux, Dan Tucker ?

— Dieu me bénisse ! fit l'autre, bouche bée.

— Voyons, avez-vous pointé vos armes de l'autre côté, de façon qu'on puisse vous regarder ? gronda de nouveau la voix.

— C'est le vieux Grizzly Joe, aussi sûr que je suis en vie.

— Naturellement, c'est lui. Quel autre vous attendriez-vous à trouver dans ce trou, Dan Tucker ? Avancez et donnez le mot de passe.

Cody frotta une allumette sur la jambe de son pantalon de velours à côtes. Quand elle flamba, il vit, couché sur le rocher, un spécimen à peu près unique de vieil homme des prairies.

C'était, d'ailleurs, un spécimen ratatiné, dont la peau était aussi brune que celle d'un Indien.

Ses vêtements de peau de daim, graisseux et rapiécés, pendaient sur sa carcasse à peu près comme un vieux costume sur une perche.

Un tel homme pouvait bien par sa mine exciter le rire, mais il n'en était pas moins redoutable.

Depuis de longues années, il bravait les périls de la frontière. On ferait un livre de ses luttes corps à corps avec les Peaux-Rouges et de ses rencontres avec des animaux sauvages.

Chaque cicatrice sur son corps et sur sa face aurait une histoire à raconter.

Dakota Dan s'avança et serra sa main osseuse.

— Dites-moi, n'ai-je pas entendu l'un de vous mentionner le nom de Buffalo Bill ? demanda le vieux Grizzly Joe.

— Oui, il est ici, répondit le scout.

— Il y a bien des années que nous nous sommes rencontrés, Bill ; mais je pense que vous êtes le même garçon qu'autrefois.

— Et vous avez raison, pard.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, Dan Tucker ?

— Il y a là une histoire, dit Dan, qui était curieux de savoir pourquoi le vieux Grizzly Joe était venu dans ce foyer de dangers, mais qui, ayant été interrogé le premier, devait répondre.

L'histoire fut vite contée.

— Maintenant expliquez pourquoi vous êtes ici, Joe ?

— Peut-être parce que j'ai pris du goût pour ce trou de rocher.

— Je ne le crois pas.

— Eh bien alors, que penseriez-vous si je vous disais que je fais une reconnaissance pour le Général Miles ?

— Ce serait plus vraisemblable ; mais, vieux camarade, je ne crois pas que vous avez encore tiré le rideau pour qu'on voie ce qu'il y a derrière.

Là-dessus Grizzly gloussa comme une poule ; on entendait ses vêtements de cuir claquer et craquer, comme si une rafale de vent fouettait du linge sur une corde.

— Dan Tucker, vous me paraissez devenu diantrement soupçonneux depuis quelque temps, mais ça m'est égal de vous dire que je suis ici en mission vers les morts.

— C'est une pauvre besogne, diablement ingrate pour un homme de votre âge, Grizzly. Laissez les morts en paix, l'ami ! Quelle affaire pouvez-vous avoir avec les esprits des guerriers Sioux défunts ?

— C'est une histoire, ça aussi, Dan Tucker. Je ne peux vous en donner qu'un aperçu pour le moment. Un chef de ces rouges, connu sous le nom de Corbeau qui Vole, est mort il y a un an ou environ. Enveloppé dans la peau de buffle avec lui, était un papier qui a une grande valeur pour certaine petite femme, qui est maintenant à Deadwood City. Je suis ici pour me procurer ce papier, vous voyez, devrais-je y perdre mon scalpe dans l'entreprise.

Et il conclut de son petit rire sec, comme si ce qu'il venait de dire était la meilleure des plaisanteries.

Le vieux trappeur avait perdu ses cheveux depuis des années, et il ne manquait jamais l'occasion de se lancer un sarcasme lui-même à ce sujet.

Les explications ayant été ainsi données des deux côtés, ils poursuivirent tous les quatre leur route le long du noir passage, et ils arrivèrent bientôt à ce que Dan appelait l'entrée de derrière de la caverne.

Ce n'était qu'une fente dans une paroi de roche à pic.

Perchés haut, à soixante pieds au moins au-dessus de la petite vallée, ils avaient une vue splendide sur le village sioux, tout en restant eux-mêmes invisibles.

Buffalo Bill fut surpris de sa grandeur.

— On dirait qu'il y a là trois cents huttes, fit-il.

— Au moins, et d'autres qui s'élèvent à toutes les heures, car les Indiens suppriment leurs autres villages. Si l'on attend encore quinze jours pour se battre, Coup-Double aura mille guerriers sous ses ordres, dit Dan d'un ton sérieux.

Grizzly désignait du doigt la partie du village où l'on déposait les morts. C'était la seule intéressante pour lui.

Dans beaucoup de tribus indiennes, le corps du guerrier défunt est cousu dans sa robe, souvent avec ses armes et les autres choses à son usage personnel.

Ainsi enveloppé, le corps est attaché sur un échafaud ou plate-forme, à six pieds du sol environ.

Plus tard, quand l'échafaud tombe de vétusté, on recueille les os et on les enterre tous, excepté le crâne.

De ces crânes on fait un cercle mystique, au milieu duquel on place des totems magiques, laissés par les guérisseurs ou hommes de la médecine.

Chaque jour les squaws viennent en ce lieu lugubre.

Assises à terre, elles caressent les tristes restes d'un mari ou d'un frère, chantant des chants funèbres ou tenant des conversations imaginaires avec l'objet de leur particulière affection.

Buffalo Bill savait tout cela.

Pour son compte il cherchait avec sa longue-vue à discerner dans quelle hutte le Capitaine Andy Blake pouvait être retenu prisonnier par ses ennemis.

Sans apercevoir le capitaine lui-même, il sut promptement où il était enfermé, par la garde qui se trouvait devant l'entrée de la hutte.

Pendant son examen, Buffalo Bill vit deux fois le grand chef Coup-Double.

La seconde fois, il était assis sur un tertre au soleil. Il semblait triste, ou du moins d'humeur sérieuse et sombre. Était-ce l'effet de la décision qu'il avait à prendre ? Les jeunes guerriers réclamaient la guerre, les vieux conseillaient la paix.

— Que n'ai-je un arc et une flèche ! dit tout haut Buffalo Bill se parlant à lui-même.

— Ce n'est pas ce qui manque ici.

À peine le vieux Grizzly avait-il dit cela qu'il apportait les objets désirés.

Cody les examina.

— C'est même de fabrication sioux. Où est le propriétaire ?

Le maigre ranger haussa les épaules et eut son rire habituel.

— Où est le vent d'hier, Buffalo Bill ?… Le propriétaire, je ne l'ai plus revu depuis qu'il est allé dans la rivière. Il avait trouvé cette caverne par hasard, mais c'était une faute qu'il avait faite là.

Buffalo Bill avait pris un morceau de papier et un crayon, et il

traçait hâtivement des caractères sur la feuille. Quand il eut fini il tendit le papier à Old Grizzly.

— Lisez, dit-il.

Le ranger lut sans difficulté, prouvant ainsi la correction de l'écriture, en même temps que son habilité à traduire les signes indiens.

Le billet était ainsi conçu :

Coup-Double – Chef – Homme de la Médecine. – Votre vieil ami, Buffalo Bill, vous avertit de ne pas vous laisser tromper par de jeunes fous. Si vous levez la hache, les soldats qui sont aussi abondants que le sable sur le rivage de la mer, – vous les avez vus, – tueront votre tribu jusqu'au dernier homme. Attendez et voyez. – Gros Pied est un fou. Que Coup-Double soit sage.

Grand Chef Bill.

Grizzly Joe lui rendit cette missive, dont il entoura le bois de la flèche en l'y fixant avec du fil.

Il regarda de nouveau dans le village. Coup-Double était toujours assis sur le monticule, à cinquante pieds tout au plus du bas du rocher.

— Qui sait manier proprement ces outils ? dit Buffalo Bill en montrant l'arc et la flèche.

— Je pense que j'ai appris aussi bien que n'importe quel rouge. J'ai passé vingt ans parmi eux, dit Grizzly.

— Pouvez-vous faire tomber cette flèche près du chef, de manière qu'il la remarque ?

— Sûr et certain.

— Alors faites, vieil ami.

Grizzly prit l'arc et l'essaya plusieurs fois, comme pour s'accoutumer à lui.

Il n'y avait aucune possibilité de se tenir debout à la bouche de la caverne, quand même il n'aurait pas craint de commettre une telle imprudence : il dut donc adopter une autre tactique.

Se couchant sur le dos, légèrement de côté, il banda l'arc plusieurs fois, jusqu'à la tête de la flèche qu'il laissait ensuite glisser à lui.

Enfin il y eut un bruit de corde qui se détend violemment : la flèche avait pris son vol.

Les trois autres regardaient de tous leurs yeux pour voir le résultat, autant que leur cachette le permettait.

— Il pourrait bien avoir visé trop juste, remarqua Dan.

— Et cloué le grand chef au sol. Il faudrait payer le diable dans de telles circons…

— Grand César ! il l'a fait !

Ils voyaient en effet une flèche plantée droit dans le sol, et qui, selon toute apparence avait traversé le corps du Sioux assis.

— Je pense que non, fit Grizzly froidement.

Buffalo Bill avait les yeux à sa lunette.

— Voyez ! le vieux chef est toujours assis. La flèche s'est enfoncée en terre entre ses jambes.

Coup-Double, il est vrai, était toujours assis, mais il regardait autour de lui avec la plus extravagante expression d'ahurissement, ainsi que Bill pouvait le distinguer avec sa lunette.

Le chef Sioux semblait croire que cette flèche était tombée du ciel.

Si elle était adressée à son cœur, elle en était venue terriblement près. Mais que ce fût chance ou adresse, le vieux Grizzly l'avait mise juste où il voulait.

Tout de suite Coup-Double vit le papier attaché au bois de la flèche.

Il reconnut la façon indienne d'envoyer un message et s'empressa d'arracher le trait de la terre où il était enfoncé.

— Il examine le fer. Peut-être reconnaît-il la fabrication. Ça doit lui sembler un coup venu du monde des esprits. Maintenant il coupe le fil… il déroule le papier.

Buffalo Bill cessa de parler une minute.

— Là, il a fini. Il recommence à regarder autour de lui, comme s'il croyait à demi que la flèche vient des nuages. Maintenant il parcourt des yeux la surface du rocher, ils arrivent à ce point où nous sommes, ils montent jusqu'au haut, ils en suivent le bord. Je le vois qui secoue la tête comme s'il désespérait de trouver. Il prend la flèche et s'en va. C'est à la hutte du vieil homme de la médecine qu'il est allé.

Le scout se tourna vers le vieux Grizzly et reprit :

— C'est le plus joli coup que j'ai vu tirer avec une flèche, vieil ami, et vous pouvez croire que j'en ai vu quelques-uns dans mon temps.

— C'est peu de chose. J'ai passé dix ans sur l'Amazone avec les naturels. C'est leur manière de planter une flèche dans une tortue flottant sur l'eau… Ils deviennent comme ça de fameux bons tireurs, je vous le dis, les enfants.

Buffalo Bill à demi-voix dit à Dan :

— Quel âge a donc votre ami ?

— Bien près de mille ans, je compte.

— Je le pensais, à la façon dont il parle d'avoir passé dix ans ici, vingt là et le reste.

— Vous n'avez pas encore commencé à l'entendre. J'ai essayé de compter une fois. Il a été parmi les Esquimaux, dans l'Inde, en Chine, en Perse, en Égypte, plus bas en Afrique, a été envoyé aux mines de Sibérie, s'est battu en Italie, a vécu en France, a rencontré Bismarck à Berlin. Je veux être pendu s'il y a un pays sur la terre qu'il n'ait réellement vu. Mais j'aime à croire qu'il exagère un peu la durée de ses séjours : j'étais arrivé à un total de trois cent soixante-dix ans, mais je n'ai pas eu le courage de compter jusqu'au bout.

Buffalo Bill riait, comme s'il goûtait cette innocente plaisanterie.

Le vieux Grizzly était un original mais point du tout un sot. Il avait beaucoup vu du monde et, au bout du compte, il préférait les grandes prairies du sauvage Far West à toutes les terres foulées par les civilisés.

Peu après le singulier vol de cette flèche message, le soleil se coucha, et la nuit baissa le rideau sur la scène.

Dans le village indien.

C'était le temps d'agir.

Ils avaient eu la sagesse, à la recommandation de Dan, d'apporter avec eux les lassos faisant partie de l'équipement des trois chevaux.

Dan les attacha solidement bout à bout, et eut ainsi une corde assez longue pour toucher la terre au pied de la falaise.

On la fixa parmi les rochers, de sorte qu'un seul homme dans la caverne pouvait hisser d'en bas les autres, un par un.

C'est à Amos Rusie qu'échut le rôle d'attendre dans la caverne.

On convint d'un code de signaux, puis le vieux Grizzly descendit le premier le long de la corde, Buffalo Bill le suivit et enfin Dakota Dan.

Lorsque celui-ci toucha la terre ferme, il trouva le scout prêt, mais seul, car Grizzly était déjà parti de son côté pour accomplir son étrange tâche.

Tous deux rampèrent vers le village. L'heure était déjà avancée ; une sorte de tranquillité s'était étendue partout. Il fallait faire vite et en finir avant le lever de la lune, si l'on voulait pouvoir se retirer par où l'on était venu.

Ils avaient soigneusement noté la position de la hutte où ils supposaient que le prisonnier était enfermé ; ce fut là qu'ils se dirigèrent.

Se tenant autant que possible dans l'ombre des huttes, ils ne tardèrent pas à arriver près de celle qu'ils cherchaient.

Là, ils s'étendirent, immobiles, pour écouter et relever la situation. Dan aperçut un gardien, il fit signe à son compagnon et s'avança en rampant.

Le garde sommeillait, tout à fait inconscient du danger.

Pourquoi y aurait-il songé en ces circonstances, entouré de centaines de ses camarades ? Un regard jeté dans le tepee de temps en temps, pour s'assurer que le Capitaine Andy était là, il n'en fallait pas davantage pour satisfaire son sentiment du devoir.

Dakota Dan rampait comme un tigre. Il bondit de même. Il y eut un

cri bas et arrêté dans la gorge, comme étranglé ; et la chose était faite.

Une fois que ces doigts de fer se furent incrustés dans le cou du malheureux garde, celui-ci n'eut plus de recours.

Buffalo Bill accourut, des liens étaient prêts, l'Indien fut garrotté et rendu complètement impuissant.

Ils auraient pu le tuer tout aussi facilement, sinon plus ; mais Buffalo Bill y était opposé.

Un tel acte pouvait décider le grand chef Coup-Double à se tourner contre les blancs. Il était dans cet état d'esprit où un rien suffit à déterminer dans un sens ou dans l'autre.

La hutte était maintenant sans garde ; Buffalo Bill y pénétra.

Elle était faiblement éclairée par une lanterne, suspendue au centre avec des cordes retenues à l'orifice supérieur ; ce qui montrait que les Sioux savaient, à l'occasion, emprunter des idées aux blancs avec qui ils étaient en relations.

Un homme était couché sur un tas de fourrures. Le scout reconnut son vieil ami Andy Blake.

— Andy, je viens vous tirer d'ici.

— Buffalo Bill ! fit le prisonnier stupéfait. Êtes-vous tombé du ciel ?

— Pas tout à fait, quoique je vienne d'en haut ; mais ce n'est pas un lieu pour la conversation. Venez avec moi.

Et Cody ajouta :

— Prenez le fusil du garde, ou si vous voulez je vais entrer dans une hutte et prendre des armes.

— Ne courez pas de risques superflus, je vous en prie.

— Laissez-moi y aller, dit Dakota Dan.

Familier avec toutes les coutumes des Sioux, il savait exactement où il fallait chercher dans un tepee pour trouver des armes.

Pendant qu'il était dans l'intérieur d'une hutte, une squaw passa tout près, et les deux autres durent s'aplatir contre terre et retenir leur souffle.

— L'avez-vous remarquée ? murmura Blake quand elle fut un peu plus loin.

— Pas particulièrement. Pourquoi ?

— Elle fut jadis ma femme ; mais maintenant c'est une squaw de Coup-Double.

— Une femme blanche ?…

— Oui, la mère de mon enfant. Elle me hait comme du poison, parce que je suis résolu à faire élever l'enfant en créature civilisée.

— Pourvu qu'elle n'entre pas dans votre hutte prison pour causer avec vous ?

— Je crains le pire… c'est mon mauvais génie, dit le Capitaine.

La squaw blanche changea de direction avant d'arriver à la hutte et tourna vers la vaste construction où demeurait le grand chef.

L'alarme avait été chaude.

Pendant ce temps, Dakota Dan avait sa petite aventure dans le tepee où il était entré pour se procurer des armes.

En tâtonnant à droite et à gauche, il avait réveillé l'occupant.

Aussitôt, il s'était jeté sur le brave encore à demi endormi, lui renfonçant dans le gosier le cri qui montait à ses lèvres.

La miséricorde n'entrait pas dans l'esprit de Dan en de telles occasions. L'instinct de la conservation était toujours la première loi de la Nature pour lui.

De plus en plus faibles se firent les efforts de l'infortunée victime, qui finalement resta inerte et sans vie.

Dakota Dan se leva, un peu haletant après ce dur exercice. Il tâta encore autour de lui, s'empara d'un revolver et de munitions, et chercha le chemin de la porte.

Lorsque Dan sortit en rampant de la hutte, il s'empressa de tendre au Capitaine Blake l'arme qu'il venait de conquérir.

Le soldat saisit le revolver avec une satisfaction qu'il ne chercha pas à dissimuler. Il lui faisait l'effet d'un vieil ami, et le brave capitaine se sentait davantage lui-même, maintenant qu'il était armé.

Passant le long des huttes sans aucun bruit, ils finirent par arriver, toujours rampant, à la limite du village, qui ne s'étendait pas jusqu'au pied de la falaise, parce que le sol était à cet endroit couvert de pierres, grosses et petites.

Les trois amis traversèrent heureusement cet espace, où il était facile, dans l'obscurité, de se heurter et de tomber, et atteignirent la muraille du rocher. Ils retrouvèrent la corde, firent le signal convenu et Buffalo Bill monta le premier.

On avait fait au bout de la corde un nœud coulant, qui servait de siège. Une main assurait l'équilibre du corps, tandis que l'autre s'employait à éviter un contact trop violent avec la rude surface du roc.

Quand la corde redescendit, le Capitaine Blake y prit place et fut bientôt hissé à son tour dans la fente du rocher.

Puis ce fut à Dakota Dan. Il se balançait à mi-chemin, lorsqu'un cri farouche s'éleva dans le village.

Le vieux Grizzly n'était pas encore arrivé ; peut-être était-ce à lui qu'il fallait attribuer ce tumulte.

En quelques instants, la plus grande confusion régna parmi les huttes ; des clameurs assourdissantes éclataient partout ; les feux à demi-éteints se rallumaient ; on eût pu croire que la place était attaquée par un ennemi nombreux.

Pour bien comprendre comment ce désordre se produisit, il est nécessaire de revenir en arrière et de suivre le vieux Grizzly dans son bizarre pèlerinage.

Il alla tout droit, comme à vol d'oiseau, à l'enclos funéraire, et il se trouva bientôt au milieu des reliques des morts.

Il était entouré de plateformes sur lesquelles étaient placés les cadavres, quelques-uns en bon état de conservation.

Beaucoup d'autres auraient trouvé embarrassant de dire laquelle de ces plateformes portait les ossements du chef qu'il cherchait ; mais il connaissait à fond les coutumes de ces peuples.

Il savait qu'il y avait certaines marques sur les poteaux de ces légers édifices, au moyen desquelles les Indiens distinguaient à qui appartenaient les restes. En outre, le vieux Grizzly avait déjà quelques renseignements sur l'emplacement occupé par celui dont il était en quête.

Il fut bientôt convaincu qu'il avait trouvé ce qu'il lui fallait.

Après avoir écouté un moment, il grimpa au poteau le plus rapproché de lui et fut bientôt sur la plateforme.

Les supports étaient déjà à moitié pourris et toute la construction tremblait sous son poids, comme prête à s'écrouler à la première secousse un peu forte.

Le corps s'était consommé ; il ne restait plus rien que les os dans la peau de buffle.

Le ranger prit son couteau et fendit cette enveloppe ; il y trouva un squelette.

Des armes y avaient été enfermées avec le corps, il les jeta de côté. C'était un papier qu'il cherchait.

Le succès couronna ses efforts et, retenant une exclamation de plaisir, il se hâta de cacher le précieux document dans son sein, juste au moment où des voix résonnaient non loin de lui.

Ceux qui parlaient s'avançaient dans le cimetière avec un air de

précipitation et de trouble.

Le vieux Grizzly se coucha à plat ventre, il savait bien que s'il ne s'aplatissait pas ainsi, il serait certainement découvert, sa silhouette devant se découper sur le fond du ciel aux yeux de ceux qui étaient en bas.

Leurs paroles lui parvenaient. Ils avaient l'air de deux guerriers, dont l'un racontait à l'autre avec une grande animation comment, pendant qu'il se promenait pour distraire son insomnie, il avait vu un homme blanc, ou son esprit, entrer dans les cercles sacrés des crânes.

Vite il s'était hâté d'aller trouver son frère, pour qu'ils puissent faire un charme qui chasse l'intrus.

Le vieux Grizzly comprit alors que le compagnon du jeune brave était le sorcier médecin de la tribu.

Il commença aussi à comprendre qu'il allait être découvert tout à l'heure, car, pendant que l'homme de la médecine se livrait à quelque mômerie au pied d'une plateforme, le jeune homme montait jusqu'en haut des poteaux pour voir si le diable au visage pâle n'avait pas commis là quelque méfait.

Qu'aurait-il à faire au cas où le brave, poussant sa tête au-dessus du rebord de la plateforme, le regarderait dans les yeux ?

Il n'y aurait pas d'autre ressource que de l'empoigner à la gorge et de s'en remettre aux circonstances pour que l'alarme ne se répande pas.

Il espérait qu'une occasion se présenterait de se laisser tomber à terre et de filer comme une anguille ; mais les deux inquisiteurs se dirigeaient vers lui.

L'homme de la médecine recommença son incantation, dans le but de rendre l'esprit blanc impuissant, en cas où il reposerait par hasard sur cette plate-forme.

La frêle charpente tremblait d'une manière qui en montrait la faiblesse : le jeune guerrier était en train de monter.

Ses mains s'accrochèrent au rebord juste vis-à-vis la figure du vieux ranger.

D'un effort, il enleva une de ses jambes nerveuses et sèches, prit pied sur la plateforme, et le reste du corps suivit.

Ce mouvement de balancement et d'élan en avant le porta précisément au-dessus du blanc couché et dissimulé de son mieux ; et il n'aperçut sa présence que lorsqu'il était trop tard pour l'éviter.

Le vieux Grizzly avait pris ses mesures : il saisit le jeune guerrier autour du cou, dans une étreinte qui lui coupa la respiration.

S'il ne pouvait crier, l'Indien pouvait ruer comme un taureau pris dans une haie, et si violentes furent ses contorsions, que les supports pourris de la plateforme funéraire, incapables de soutenir cet ébranlement, cédèrent, précipitant le vieux Grizzly, le guerrier et les restes mortels du chef défunt en bas, sur l'homme de la médecine ahuri.

Terribles Hasards.

Les mesures qu'avait prises le vieux Grizzly ne portaient pas si loin, et il était peu préparé à l'événement.

L'homme de la médecine se trouvait placé précisément pour amortir à son détriment, la chute du ranger.

Un tel tohu-bohu d'os, d'ais brisés et de membres contusionnés ne s'était pas produit depuis bien des jours dans l'enceinte du village.

Grizzly roula plusieurs fois sur lui-même, reprit son équilibre, et, dans la confusion, fila inaperçu. Mais l'alarme était donnée et l'homme de la médecine poussait des clameurs à réveiller les morts.

Les guerriers bondissaient hors de leurs huttes, se disant les uns aux autres la nouvelle ; les feux flambaient de nouveau ; on y jetait à brassées des branches et des bûches, et en une minute tout était vie et vacarme, là où il n'y avait tout à l'heure que silence et obscurité.

Pendant ce temps, le vieux coureur de prairie se faufilait dans la direction de la falaise.

Lorsqu'il l'eut atteinte, il était déjà à plus d'une portée de pistolet du village et il eut la chance de prendre, à sa base, le côté qu'il fallait.

Il arriva ainsi promptement à l'endroit qu'il avait bien remarqué dans son esprit après avoir effectué sa descente. Il était sûr de ne pas se tromper, et cependant il n'y avait point trace de lasso.

Il finit par apercevoir entre le ciel étoilé et sa propre personne, une figure qui se balançait en l'air. Ce devait être un de ses compagnons, la corde serait bientôt libre et s'abaisserait de nouveau.

Dans le village, le tumulte était devenu effrayant, car on avait découvert qu'il s'était commis des dégâts autres que ceux qui intéressaient si particulièrement l'homme de la médecine.

On avait trouvé le garde de la hutte prison garrotté et bâillonné, et on s'était aperçu que le captif était parti.

Bientôt après, la besogne faite par Dakota Dan dans la hutte où il s'était procuré des armes vint agrandir la surexcitation.

Plus d'une fois, le vieux Grizzly crut qu'il allait être découvert par les bandes de guerriers qui se répandaient de côté et d'autre, cherchant

impatiemment les traces des audacieux profanateurs qui avaient envahi l'enceinte sacrée du village de Coup-Double et créé toute cette confusion.

Comme il réfléchissait ainsi à ce qu'il y avait de précaire dans sa situation présente, Grizzly Joe reçut soudainement une tape sur la tête.

Il en sursauta.

C'était la corde qui descendait en se balançant et qui, fort innocemment, lui avait donné cette gifle.

Il ne lui en tint pas rancune, mais il avança la main et, quand elle revint contre sa figure, il la saisit.

L'attirant doucement, il fit descendre le nœud coulant assez bas pour pouvoir y faire entrer son corps, et il donna le signal.

Une seconde après, ses pieds quittaient le sol et il se trouvait oscillant en l'air.

À ce moment, les feux, fraîchement et abondamment alimentés, jetèrent une brillante lumière.

Ceux d'en haut comprirent que le danger d'être découverts était plus grand, et ils laissèrent pendre Grizzly Joe sans mouvement.

Il vit, de son singulier poste d'observation, les habitants du village se rassembler en foule devant la hutte prison, où quelqu'un les haranguait : c'était l'homme de la médecine qui vantait la puissance de sa sorcellerie, pour se remonter le moral, et calmer, s'il pouvait, les douleurs que sa mésaventure au cimetière lui laissait dans les membres.

L'attention de tous était à peu près entièrement accaparée par ce qui se passait dans le village ; les chances d'être découvert en devenaient moindres, et, comme les flammes perdaient un peu de leur force et de leur éclat, Grizzly secoua la corde.

On recommença à le monter. Il franchit ainsi sept ou huit pieds, quand une recrudescence de flamboiement envoya de rouges reflets sur la falaise et causa un second temps d'arrêt.

La troisième étape amena le ranger jusqu'à la caverne ; il sauta sur le bord, fit glisser la corde à ses pieds et se livra au petit gloussement qui exprimait, dans le cas présent, sa satisfaction d'avoir, en somme, réussi.

Il n'y avait plus qu'à battre en retraite, mais là une difficulté se présentait.

Trois chevaux ne pouvaient guère, d'une manière satisfaisante, porter cinq hommes. Grizzly avait bien un cheval quand il était venu, mais l'animal s'était égaré, ou était peut-être tombé aux mains de

quelque guerrier indien.

Il paraissait nécessaire de se procurer quelques montures et Dakota Dan suggéra un plan.

Coup-Double et ses braves possédaient au moins cinq cents chevaux ; cependant il n'y en avait pas plus de cinquante à la fois dans le village ; il fallait donc qu'ils eussent dans le voisinage un parc, ou corral.

Dan en connaissait la situation ; il proposa d'y faire une visite et d'y prendre les montures dont ils avaient besoin.

Ils quittèrent la caverne qui leur avait été d'un si grand secours et cherchèrent, sous la conduite de Dakota Dan, le corral de Coup-Double, qui se trouvait juste de l'autre côté en tournant la falaise.

On pouvait aisément y avoir accès par le village. Du côté opposé il y avait un passage étroit, que les Indiens gardaient toujours en force. Il ne fallait donc songer à pénétrer ni par l'une ni par l'autre de ces deux entrées.

En rampant patiemment par-dessus des masses irrégulières de rochers, les cinq blancs finirent par arriver à un point où ils dominaient la petite vallée dont l'ensemble servait de corral.

On eut de nouveau recours aux lassos ; la corde fut mise en double et passée autour d'une pointe de rocher, de telle façon que les deux bouts pendaient presque jusqu'au sol de la vallée.

Lorsque tous furent descendus, le dernier tira sur un bout et toute la corde vint à lui.

Ils étaient donc dans le corral ; le numéro suivant du programme était de s'emparer d'un certain nombre de chevaux, après quoi ils forceraient audacieusement le passage par une attaque impétueuse, essuyant le feu des gardes et le leur rendant sans lésiner.

Le vieux Grizzly et Dan s'offrirent pour s'emparer des chevaux.

Les vrais poneys indiens ne se laissaient pas approcher par les blancs, ils s'éloignaient en galopant avec de brefs hennissements d'alarme.

Mais il se trouva que le corral contenait beaucoup de chevaux capturés récemment et qui portaient encore le licou. Ce fut sur eux que l'attention des deux hommes de la prairie se concentra.

En règle générale l'homme rouge a plus de soin de son cheval que de sa squaw : il lui est plus facile de se remarier que de se procurer une nouvelle monture.

Leur longue expérience leur disait donc qu'il était plus que probable que les choses n'iraient pas toutes seules.

C'était, semblait-il, une besogne assez dure d'attraper des chevaux dans les ténèbres ; mais, d'un autre côté, ces ténèbres promettaient de leur venir en aide en cas de danger.

— Ouvrez les yeux comme des écorchés, les enfants ! chuchota le vieux Grizzly dans son langage pittoresque, en arrivant près d'un groupe de bêtes qu'on pouvait à peine distinguer.

Le tintamarre du village semblait avoir de l'influence sur les chevaux, qui hennissaient, sautaient et se cabraient.

— Rien de suspect par ici ? demanda Dan.

— De l'autre côté, là-bas… un guerrier en mouvement. Je vois l'animal. Il vient par ici. Tenez-vous tranquille.

Le vieux Grizzly déposa son fusil à terre. Dan savait ce qui allait suivre.

Grizzly se courbait de plus en plus à mesure que l'Indien approchait.

La silhouette du garde se dessinait maintenant sur le ciel.

Soudain le vieux ranger se lève comme mû par un ressort ; ses deux mains se sont refermées sur le cou du garde, étouffant à demi son cri d'alarme ; et voilà l'Indien sur le dos, avec le vieux Grizzly sur lui.

Dakota Dan pense alors qu'il est vraisemblable que ce gardien du corral ait un compagnon, et la clameur que Grizzly a, en partie, réussi à arrêter, peut suffire à l'attirer vers eux.

Tout près de lui, il entend les bruits d'une lutte désespérée ; car le gardien, quoique pris par surprise, se bat comme un tigre.

Dan sonde de l'œil les environs.

D'abord, il ne voit rien.

Cependant il se dit que si le camarade de l'Indien arrive, il viendra forcément du côté de l'entrée des rochers, et il redouble de vigilance dans cette direction.

Quelque chose remue. Dan n'entend aucun bruit de pas, mais il n'en est pas étonné avec le tapage qui continue dans le village et les pétarades des chevaux, plus excités que jamais. Il sait d'ailleurs que les pieds d'un Indien ne font guère plus de bruit que ceux d'un chat.

Il prend son temps, tenant le doigt sur la détente de son fusil, voulant ne tirer qu'une fois et abattre du coup le gibier.

La tête d'un Indien se profile du côté où les grandes falaises ferment dans le lointain la vallée.

L'Indien soupçonne qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Sa fine oreille a peut-être perçu le gémissement qui vient d'annoncer la mort

de la proie de Grizzly.

À ce moment un grand reflet de flamme met en rouge relief son visage : une détonation éveille l'écho de la vallée et le gardien du corral tombe mort.

Grizzly avait depuis longtemps découvert qu'un nombre important d'Indiens veillaient à la barrière au bout de la vallée, et pourraient gêner leur départ ; mais il était probable qu'ils ne seraient pas dérangés davantage dans leur besogne.

Ils réussirent à capturer sans beaucoup de peine une paire de très bons chevaux et ce succès leur inspira le désir d'en prendre d'autres.

Lorsqu'ils auraient débouché de la vallée, il se pouvait qu'ils fussent empêchés d'aller reprendre leurs anciennes montures, de sorte qu'il leur en faudrait de nouvelles. Et dès maintenant, pour forcer le passage, comment s'y prendraient-ils s'ils n'étaient pas tous à cheval ?

Enfin le lasso s'abattit pour la cinquième fois, et l'ordre fut donné de se mettre à cheval et d'être prêts pour la défense.

— Par ici, dit Dan tranquillement en les conduisant dans la direction du défilé.

Des deux côtés s'élevaient, presque perpendiculairement, les grandes murailles sourcilleuses, et, en face d'elles, leur passage.

Les gardes devaient être sur le qui-vive, le vacarme qui se faisait au village les avait sûrement avertis qu'il se passait quelque chose et qu'ils avaient à ouvrir l'œil.

Les cinq blancs virent bientôt devant eux un obstacle. C'était une grande porte qui tenait toute la largeur du passage et qu'il fallait ouvrir ou franchir.

Dan sauta à bas de son cheval. Il alla droit à la porte, et les autres l'entendirent qui en déliait les battants.

Les ténèbres étaient opaques ; c'est à cela qu'il dut la vie, car il y eut, au bas de la colline, une série d'éclairs brefs et brillants, accompagnés de détonations d'armes à feu.

Les balles passaient en sifflant autour de l'audacieux ranger qui n'avait pas pu donner, ne le sachant pas, le signal, grâce auquel on l'aurait laissé, comme un guerrier Sioux, ouvrir la porte en sécurité.

À cette volée de mousqueterie venue des gardes rouges, ripostèrent presque en même temps les Winchesters des blancs.

Les éclairs des fusils des Peaux-Rouges leur disaient où il fallait viser, et ils ne perdaient pas leurs coups.

Cependant Dan, ayant tiré les battants de la lourde porte, revint en

hâte, où ses camarades l’attendaient, bondit sur son cheval, et se précipita vers la sortie, montrant le chemin aux autres.

Il n’y eut qu’un seul coup de feu de tiré derrière eux, montrant qu’il restait encore un garde pour tout au moins.

La balle siffla tout près de l’oreille de Buffalo Bill. Il sentit le vent causé par le passage du projectile, et dit en souriant :

— C’est trop de familiarité, vraiment.

Ils ne pouvaient pas avancer bien rapidement dans un pareil lieu, où des obstacles naturels barraient la route à chaque pas, et où une faute de la part d’un cheval pouvait résulter en une jambe cassée.

En y mettant le temps nécessaire, ils atteignirent l’endroit où ils avaient laissé leurs chevaux, et ils eurent la chance énorme de les y retrouver sains et saufs.

Puis ils se mirent en pleine fuite.

Un combat en courant.

Derrière eux, les hardis hommes de la plaine entendaient toujours des bruits tumultueux, et il était sûr que les Sioux ne tarderaient pas à se lancer furieusement à leur poursuite.

Ils étaient tous de bonne humeur, car le succès avait couronné leurs efforts, mais en même temps ils savaient parfaitement que tout n'était pas fini.

Ils se hâtaient donc, faisant des détours pour éviter les ravins, ou les descendant lorsque la course en était abrégée ou facilitée.

Leurs nouveaux chevaux, d'ailleurs, leur causaient une déception ; s'ils s'étaient bien comportés au début, aucun d'eux ne résistait comme les trois qui portaient des selles.

Si les Indiens avaient entrepris la chasse avec l'ardeur convenable, ils les auraient sûrement atteints bien avant l'Agence ou même le camp militaire.

D'ailleurs, ils donneraient peut-être dans une autre horde de ces Indiens horriblement affolés par l'excitation des danses du spectre, qu'on ne cessait de célébrer.

D'un autre côté, il est vrai, ils avaient quelque chance de rencontrer une compagnie de soldats allant au camp du Général Forsyth.

Dakota Dan découvrit au petit jour les premiers indices de la présence humaine.

Au loin, à l'est, une fumée, montant au-dessus de rochers et d'arbustes, indiquait qu'il y avait là un campement.

Comme ce n'était pas dans leur direction, ils ne s'en approchèrent point.

Tout à coup le vieux Grizzly s'aperçut qu'on les poursuivait.

Arrivés au sommet d'une légère ondulation de terrain, tous purent s'assurer que le vieux ranger avait bien vu.

Une bande de braves galopaient en désordre derrière eux.

Tout indiquait la guerre dans leur aspect et dans leurs gestes ; ils brandissaient leurs fusils, et la brise fraîche du matin portait

distinctement leurs clameurs jusqu'aux fugitifs.

Ceux-ci voyaient qu'il ne servirait à rien d'essayer de laisser cette poursuite.

Les chevaux sellés, même après tout ce qu'ils avaient enduré de fatigue et de privations, auraient peut-être pu prolonger suffisamment la fuite ; mais ceux qu'ils avaient pris dans le corral indien étaient déjà à bout de souffle et n'avaient plus de jambes.

Les rouges gagnaient du terrain, gesticulant et criant comme des fous.

Peut-être espéraient-ils alarmer ainsi leurs ennemis. Avaient-ils donc oublié qu'ils avaient affaire à de vieux lutteurs ?

Chacun de ceux-ci examina son fusil.

De ces armes allait bientôt dépendre leur existence, il était donc prudent de s'assurer qu'elles étaient en bon état.

Buffalo Bill se retourna plusieurs fois sur sa selle ; c'était pour compter les rouges et apprécier leurs forces.

Il observait aussi le terrain en avant, cherchant un emplacement convenable pour s'y arrêter.

— Où se donnera le coup de torchon, pard ? demanda-t-il à Dan.

— J'y pensais. Voyez ce rocher, là, en avant. Nous pouvons nous rassembler autour, les chevaux devant nous, et donner à ces bêtes rouges un feu d'artifice spécial.

— Au rocher, c'est ça. Encore un élan et nous y sommes.

Ces paroles les excitèrent, ils poussèrent les chevaux de toute leur énergie, et ils eurent bientôt atteint ce rocher isolé.

— Pied à terre… Soyez prêts !

À cet ordre, chaque homme mit pied à terre et se servit de son cheval comme d'un bouclier, au-dessus duquel apparaissait le canon rébarbatif d'une carabine.

Lorsque les guerriers Brûlé virent la situation, ils adoptèrent une tactique depuis bien des années en vogue sur la prairie : dissimulés le long des flancs de leurs chevaux, ils se mirent à courir en cercle autour de leurs ennemis acculés.

Il y avait chez les fugitifs quatre fusils capables d'envoyer sans inconvénient quinze balles de suite, aussi vite que se faisait le mouvement de presser la détente.

— Au cheval ; puis au cavalier ! cria Buffalo Bill, et il ouvrit lui-même la danse.

Sa carabine retentit ; et comme le brave jeté à terre se montrait un instant, elle retentit une seconde fois.

L'Indien s'abattit dans l'herbe, et depuis personne ne le vit jamais remuer.

Les coups se succédaient, nombreux et rapides ; mais tous n'étaient pas mortels.

Il y en avait assez de fait, néanmoins, pour frapper de consternation les cœurs des Peaux-Rouges.

Ils tiraient avec ardeur, eux aussi, mais comme leurs chevaux farouches étaient toujours en mouvement, ils envoyaient leur plomb un peu au hasard.

Une de leurs balles cependant, frappa un cheval qui, en se débattant, frappa de ses deux pieds de derrière dans le ventre de son voisin et détermina presque une panique.

Devant l'effet terrible des carabines Winchester, les Indiens n'osèrent pas charger. Ils comprenaient qu'une mort subite les arrêterait dans leur élan.

Plusieurs des leurs étaient déjà tombés. Les chances de succès leur apparaissaient de plus en plus minimes.

Cependant Buffalo Bill trouvait qu'il lui était presque impossible de tirer comme il savait le faire derrière son rempart vivant. Il attacha son cheval au voisin et, sortant de la ligne, il s'allongea à terre.

Dans cette position, il était presque aussi à l'abri des balles que tout à l'heure et il put exécuter une série de jolis coups de fusil.

Bientôt les Indiens se retirèrent pour se consulter.

Alors Cody leva les mires de sa carabine et envoya au milieu d'eux plusieurs balles qui les firent se hâter d'aller plus loin.

— Allons, enfants !

Le scout sauta en selle et ses compagnons l'imitèrent.

Ils repartirent, toujours suivis par les Indiens.

— Ils vont encore nous presser, fit Dan.

Buffalo Bill jeta un coup d'œil en arrière, puis tout à coup fit volter son cheval, et sa carabine retentit.

Les guerriers sioux s'abattirent rapidement sur le cou de leurs chevaux ; mais le plomb fut plus rapide et un des braves tomba.

— Ça leur donnera une leçon, dit Dan avec un regard d'admiration au Winchester du camarade, qui faisait de si merveilleux coups.

Les rouges reculèrent un peu en désordre, et envoyèrent une grêle

de balles après ceux qu'ils haïssaient et redoutaient ; mais tirées au hasard, elles ne causèrent aucun mal aux blancs.

— Je vois leur jeu ; ils veulent s'attacher à notre flanc jusqu'à ce que quelque chose se produise. Si une autre bande se montrait dans les environs, par exemple, ils uniraient leurs forces.

— Je vais leur coller quelque chose, déclara Grizzly, qui regardait depuis quelque temps le travail de Buffalo Bill avec admiration et envie.

Il se coucha sur son cheval comme s'il était blessé, sachant bien que les yeux perçants des Peaux-Rouges ne manqueraient pas de le remarquer.

— Passez près de ces touffes de sauge, dit Joe.

En y passant, il se laissa tomber dans l'herbe, sa carabine à la main ; il avait fixé sur le dos de son cheval ses couvertures pliées en double, pour remplacer sa propre personne.

Les autres continuèrent de courir.

Sans soupçonner rien, les guerriers sioux arrivèrent au galop, les yeux tendus en avant, avec le désir de faire la courbette sur le cou de leur cheval à temps, si le fusil à longue portée se retournait de nouveau.

Le vieux Grizzly, couché dans son embuscade, gloussait de bon cœur en voyant les rouges lui venir droit dessus.

On eût vraiment dit qu'ils allaient bientôt piétiner la sauge, en tout cas, ils n'en passeraient pas loin.

Une bouffée de fumée s'éleva de ces herbes hautes, et avant que la première détonation fût entendue, une seconde bouffée se fit visible, puis une troisième et une quatrième.

Le vieux Grizzly tirait de son instrument tout ce qu'il pouvait, en visant de son mieux.

Il y eut un moment de confusion chez les Indiens ; mais, se rendant bientôt compte de l'état des choses, ils se précipitèrent tous ensemble sur ce champ naturel de sauge, en y tirant des coups de fusil.

— En arrière, au secours de Joe ! cria de tout son cœur Buffalo Bill.

Si la vie de Grizzly avait dépendu de leur arrivée à temps, il n'aurait pas eu la partie belle, car les rouges étaient tout près et très animés à la revanche.

Mais le vieux Grizzly continuait à faire pleuvoir ses balles, et Indiens et chevaux tombaient.

Il n'est guère de bravoure humaine capable de résister à une telle

épreuve. Les rouges avaient, il est vrai, presque atteint les touffes de sauge ; mais la vue des blancs, qui se ruaient vers eux avec un bruit de tonnerre, leur enleva ce qui leur restait de courage.

Lançant une dernière volée de coups de fusil dans les herbes, ils tournèrent le dos et s'éparpillèrent en désordre dans la prairie.

Comme ils s'y attendaient, les quatre cavaliers blancs coururent après eux et plusieurs chevaux furent encore abattus par ces bons tireurs en pleine course.

Lorsque ceux-ci revinrent vers les sauges, ils entendirent un hurlement sauvage suivi d'un coup de feu.

Le vieux Joe était assis à terre, riant à se fendre les côtes. Il tenait dans une de ses mains un revolver, du canon duquel sortait encore une fumée bleue.

À environ dix pieds de là, un guerrier Sioux était couché sur le ventre, gémissant, mais étreignant encore un couteau dans une main et, dans l'autre, la perruque postiche du vieux Joe.

Ce brave n'avait encore jamais vu de perruque, et il avait reçu un choc de surprise et d'effroi lorsque, sur le point de scalper le vieux chasseur, la chose lui était venue d'elle-même dans la main.

Joe qui reprenait ses sens à ce moment-là et que le contact de l'air avec son crâne contribuait à remettre d'aplomb, châtia d'un coup de revolver la grande familiarité, avant que le brave fût revenu de son étonnement.

En effet, le vieux Grizzly avait été touché trois fois pendant cette lutte inégale et bizarre, mais sa seule blessure sérieuse était à la tête ; elle l'avait étourdi pendant un court espace de temps, tout en n'étant que superficielle.

Il monta le dernier cheval de main, le sien s'étant échappé dans la prairie au moment où ses camarades accouraient à son secours.

Ils s'éloignèrent donc à bonne allure de l'embuscade de Grizzly. S'il plut aux rouges de revenir chercher leurs blessés, ils eurent toute liberté de le faire.

— C'est comme dans le vieux temps, déclara Cody en emmagasinant des cartouches dans son fusil préféré, et si nous continuons, la guerre aura commencé pour de bon. Mais, ajouta-t-il en jetant un regard sérieux dans la direction du camp militaire encore hors de vue, j'ai hâte de savoir comment vont les choses là-bas.

— J'ai entendu un bruit, il n'y a pas longtemps… ça pouvait être le tonnerre, mais aussi, vous savez, il y a des chances pour que ce soit le canon. Les troupes ont des canons et même des canons rayés, dit Dan.

Le camp militaire.

L’Agence était encore fort loin d’un côté, le camp militaire se trouvait du côté opposé et plus près.

On avait voté sur la question de savoir quelle direction on prendrait, et unanimement on s’était décidé en faveur de la seconde.

S’il devait y avoir une bataille avec les Indiens, ils désiraient avant toute chose y assister.

Une heure environ après avoir laissé derrière, les rouges démoralisés, ils aperçurent une petite troupe en avant d’eux.

La lunette de Buffalo Bill leur apprit que c’était deux vieux guerriers et un homme blanc.

Ce dernier était singulièrement vêtu, il avait l’air d’un spectre sortant du tombeau.

Lorsque Buffalo Bill eut contemplé avec étonnement le trio, il passa la lunette à Dan en demandant :

— Dan, qu’est-ce que ça signifie ?

L’autre regarda et secoua la tête.

— Dieu me damne si je le sais ! Il a l’air de faire une mascarade. Il s’est pourtant accoutré de cette façon dans un but quelconque, assurément. Tenez, Capitaine Andy, risquez un œil. Vous avez été parmi les rouges. Comprenez-vous le sens des loques de ce gaillard-là ?

Aussitôt que le Capitaine eut regardé avec la lunette, il dit :

— Oui, je sais.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Les rouges ont eu, tous ces temps-ci, des danses du spectre ; le spectre, c’est cet homme-là. Il joue le rôle du Messie et il est la cause principale de tous les troubles.

Dan poussa un cri.

— Vous vous rappelez ce que je vous disais, Chef Cody ? Ce doit être Jack Horner.

— Il nous le faut, dit Buffalo Bill d’un ton ferme.

Ils devaient dépasser forcément les trois personnages en avant d'eux, d'autant plus que ceux-ci montaient des chevaux boiteux, incapables d'aller beaucoup plus vite qu'au pas. C'était du moins l'impression de Buffalo Bill et de ses compagnons.

Au lieu de continuer à marcher directement sur eux, Buffalo Bill et ses hommes appuyèrent un peu d'un côté, comme s'ils voulaient les dépasser au large ; mais lorsqu'ils furent de niveau, séparés par une distance de trois cents mètres environ, ils tournèrent subitement leurs chevaux et se dirigèrent vers les trois hommes.

À la grande surprise des rangers, le spectre laissa du corps ses deux gardes indiens.

Son cheval ne boitait plus. C'était une bête d'un blanc de lait, d'une couleur particulièrement en rapport avec le rôle de son cavalier.

Dès les premiers mouvements de l'animal, on put juger qu'il était frais et dispos.

Ainsi monté, il pouvait les défier, car leurs chevaux étaient recrus.

Buffalo Bill comprit que, s'il voulait mettre fin aux méchantes pratiques de cet homme, il fallait prendre un autre système.

— Il le faut, se dit-il ; quoique ça m'ennuie fortement d'abattre cet animal.

En parlant il relevait les rênes, de sorte que son cheval s'arrêta. Il porta son fusil à l'épaule.

Les deux Indiens poussèrent un cri d'avertissement, qui fit que leur camarade se jeta en avant sur sa selle.

La bouffée de fumée était à peine sortie du Winchester de Buffalo Bill, qu'on voyait le cheval s'arrêter court dans sa course folle et s'abattre des quatre pieds.

Le cavalier fut lancé en avant et roula à terre.

— Ce serait une grâce s'il s'était cassé le cou, la vermine ! déclara Dan pendant qu'ils poussaient leurs chevaux vers l'endroit où l'homme était étendu.

Mais il se releva et il aurait tenté de fuir, si Buffalo Bill n'avait crié d'une voix retentissante :

— Essayez, Jack Horner, et vous êtes un homme mort.

Il reconnut ce ton d'autorité et il s'écria :

— Ne tirez pas, – en levant les mains au-dessus de sa tête.

Il était horriblement effrayé. Il appela :

— Vous ! Buffalo Bill. C'est vous !

— Exactement, et c’est malheureux, comme le dit Dan Tucker, ici présent, que je ne vous aie pas cloué le corps en même temps que les oreilles, dans le temps, Horner.

— Pourquoi ? demanda-t-il, tremblant.

— Cela aurait sauvé bien des existences. Vous êtes une des causes de ces troubles avec les Indiens. Vous avez excité les rouges contre les soldats de l’Oncle Sam. Peut-être vous pendront-ils, s’il y en a de tués.

C’était une question de savoir comment on le mènerait au camp. Finalement il fut placé avec le Capitaine Andy sur le plus fort de leurs cinq chevaux.

Pendant ce temps-là, les deux vieux braves avaient réussi à mettre leurs chevaux boiteux à quelque chose qui ressemblait à un galop, et s’éloignaient en hâte à travers la prairie.

Craignant que l’aspect de Horner au milieu d’eux ne produisît quelque trouble, Buffalo Bill changea autant qu’il le put l’apparence du faux spectre et l’enveloppa dans une couverture.

Il avait fait une grande chose en s’emparant de l’homme qui était le principal obstacle à une entente avec les Indiens. On pourrait maintenant en débarrasser le pays, et le plus tôt serait le mieux.

— Je n’entends pas le canon, remarqua le scout à un moment où ils galopaient sur un bon terrain herbu.

— C’est bon signe. On n’a pas encore livré bataille, dit Dan.

— J’en suis sûr, car nous aurions croisé des fuyards, en route pour les villages. D’ailleurs, nous aurions entendu la fusillade depuis longtemps.

— Dans dix minutes, nous contemplerons la scène.

Ils commençaient à être un peu inquiets. Il y avait une élévation de terrain devant eux : derrière était le camp.

On voyait s’élever dans l’air la fumée de nombreux feux de bivouac.

Une rumeur emplissait leurs oreilles, indicatrice de la présence d’un grand nombre d’hommes.

Des piquets stationnés au sommet des collines annonçaient qu’il y avait des soldats plus loin.

Poussant et soutenant leurs chevaux à bout de forces, ils finirent par apercevoir au-dessous d’eux les deux camps : celui des rouges et celui des blancs.

Il y avait le grand campement de Gros Pied, avec ses centaines de huttes, fourmillant de braves.

Tout près était le camp militaire des soldats des États-Unis, dont les

blanches tentes se dressaient avec une régularité qu'aucun Indien ne pouvait comprendre.

Çà et là des détachements de cavalerie, et, sur les collines, les batteries d'artillerie légère dont on se servait dans les plaines.

Les allures fières et insolentes des Indiens faisaient de plus en plus craindre qu'ils ne fussent définitivement aveuglés par les cérémonies et exercices auxquels ils prenaient part avec enthousiasme depuis quelque temps. Les jeunes guerriers surtout, sous l'influence de l'excitation religieuse, étaient, comme on l'a déjà dit sans exagération, presque pris de folie.

En avant d'un canon de campagne se trouvaient plusieurs hommes, qui regardaient autour d'eux. Ils virent cette petite troupe de cavaliers qui paraissait venir de loin, et l'un d'eux s'écria tout haut :

— Tiens ! C'est Buffalo Bill.

À ce mot, ses compagnons regardèrent les cavaliers avec un intérêt évident.

— Où en sont les affaires, camarades ? demanda Cody en s'avançant un peu.

— Il va y avoir du grabuge immédiatement. Les rouges sont comme une ruche d'abeilles en colère. Voyez-les courir çà et là ! Nous sommes prêts à entamer la conversation par l'intermédiaire de ce petit ami-là, dit le soldat en caressant son canon.

— Je vois. On visite les huttes pour enlever les armes.

— Ce sont les scouts indiens du lieutenant Taylor qui font cette besogne.

— Gros Pied et ses hommes ne supporteront jamais cela.

— Nous y comptons bien. Autant qu'ils ouvrent les hostilités tout de suite, puisqu'il faut en arriver là. Regardez-les suivre la police indienne de hutte en hutte. N'est-ce pas un spectacle à se rappeler, quand même !

Le grand camp des Sioux s'étendait au loin, mais presque toute la jeunesse guerrière était rassemblée dans cette partie où l'on commençait les opérations du désarmement.

Leur nombre les rendait braves.

On adressait des paroles de menace aux policiers rouges, qui poursuivaient leur besogne sans faire attention à la foule.

Ils savaient aussi bien que personne qu'ils marchaient sur une poudrière, et qu'il suffirait d'une étincelle pour en provoquer l'explosion, mais, confiants en la puissance qui était derrière eux, ces

fils de la plaine faisaient leur travail sans crainte.

D'ailleurs, ça ne pouvait pas durer longtemps.

Il y avait du danger dans l'air.

— Attention ! Nous allons voir quelque chose, les enfants ! Voilà le premier coup de feu tiré. Et maintenant, monte le rugissement de la bataille !

Ainsi dit Buffalo Bill, et c'était exact : le moment d'agir était arrivé.

La bataille.

Un jeune écervelé avait commencé la bataille.

Sous l'influence de sa participation à la danse du spectre, ce guerrier sioux, en voyant sa hutte envahie, jeta la prudence à tous les vents.

Il mit en joue et tua sur place un scout, sans s'inquiéter des conséquences.

Les Indiens n'attendaient que ce signal.

Ils étaient deux fois plus nombreux que les soldats, et beaucoup parmi eux avaient fait avec le Taureau Assis, chef fameux qu'on appelle en anglais Sitting Bull, la mémorable campagne qui finit par le massacre du Général Custer et des troupes sous son commandement.

Peut-être étaient-ils assez simples pour croire que ce serait une affaire comme celle de Little Big Horn.

Ils oubliaient une chose qui devait cependant leur frapper les yeux.

Les soldats qu'ils avaient devant eux étaient mieux armés que les hommes du temps de Custer, et de plus ils étaient soutenus par les batteries, promptes à semer la mort, qu'on avait établies sur les hauteurs.

À peine le bruit du coup de feu qui avait tué le scout indien dans l'exercice de ses fonctions s'était-il éteint, que les guerriers sioux s'élancèrent aux armes.

Beaucoup tirèrent des fusils de dessous leurs couvertures ; d'autres allèrent les prendre dans les cachettes où ils les gardaient.

Ils ouvrirent un feu très vif sur les soldats, dont beaucoup tombèrent de leurs chevaux.

Mais pas un coup de fusil ne leur répondit avant que l'ordre en eût été donné.

Alors se produisit une fusillade terrible, et une quarantaine d'indiens mordirent la poussière.

Des cavaliers chargeaient çà et là, brandissant des sabres sanglants et se servant de leurs revolvers à six coups ; mais les Peaux-Rouges

grouillaient en tel nombre autour d'eux qu'ils menaçaient de paralyser et d'écraser ces petits groupes de militaires séparés les uns des autres.

D'autres voix se mêlèrent alors au tohu-bohu de la bataille ; le rugissement des canons au flanc de la colline et le déchirement strident de l'air par les obus, suivi de leur explosion dévastatrice. Mais les Indiens étaient tellement mêlés aux soldats que, la plupart du temps, les canonniers n'osaient pas tirer dans le tas.

Ils attendaient de voir un groupe ou un détachement isolé de braves soit en retraite, soit accourant au secours des camarades, pour pointer sur eux leur canon avec un terrible effet.

— Descendons-nous ? demanda Buffalo Bill, dont le sang batailleur était ému.

— Je crois que nous aurons tout ce qu'il nous faudra ici, répliqua Dan d'un air significatif.

Les autres virent aussitôt ce qu'il voulait dire.

Des tirailleurs rouges montaient le flanc de la colline. Ils avaient conçu l'idée de prendre les canons et de les tourner contre les soldats.

Avec leur forfanterie habituelle, ils ne doutaient pas de réussir du premier coup à faire avaler aux blancs la médecine que ceux-ci préparaient pour eux, et ils montaient allègrement.

— Pied à terre !… retirez les chevaux ! Attachez cet homme de façon qu'on le retrouve, ordonna brièvement Buffalo Bill.

Les Indiens arrivaient, semblables à autant de tigres, sautant d'arbre en arbre pour s'abriter.

Il n'eût pas servi à grand-chose de tourner le canon contre eux, disséminés comme ils l'étaient.

Il n'est pas douteux que les Peaux-Rouges auraient tué les canonniers et pris le canon, si celui-ci n'avait eu que ses défenseurs réguliers, lesquels n'étaient ni assez bien armés, ni assez forts pour résister à une telle attaque.

Ils voyaient les Indiens, pleins d'ardeur et de résolution, gravir la pente avec une agilité de chats, s'accrochant aux racines d'arbres, se mettant à couvert derrière les troncs et les souches, et s'approchant toujours davantage du lieu où était en batterie le canon convoité.

Pendant ce temps la confusion et le tumulte dans la vallée étaient épouvantables.

Les cavaliers se tenaient ensemble le plus possible et faisaient un usage meurtrier de leurs armes.

Dans l'excitation de la bataille, un certain nombre de squaws furent

tuées. On peut le regretter plus que s'en étonner, car elles ne se distinguaient guère extérieurement des guerriers, et les balles pleuvaient partout comme une grêle de plomb.

En certains endroits, les rouges réussirent à isoler de leurs camarades quelques petits groupes de cavaliers, qui, malgré une défense acharnée, succombaient au nombre et étaient massacrés et scalpés.

C'est ainsi qu'un vaillant officier et les hommes immédiatement sous ses ordres trouvèrent la mort.

Cette bataille allait-elle être le signal d'une guerre indienne telle qu'on n'en avait pas encore vu sur la frontière ? On pouvait le craindre, étant donné l'état d'esprit des Indiens, comme nous l'avons déjà fait entendre.

— Les voici ! dit le vieux Grizzly.

— Feu ! cria Buffalo Bill.

Les carabines commencèrent à résonner, et l'on sait que ceux qui s'en servaient étaient habitués à ne pas perdre leurs balles.

Ici un brave tombait d'un bloc.

Ailleurs un blessé s'éloignait en se traînant, satisfait de sa part du combat.

Il y avait cependant des guerriers dont il n'était pas aisé de venir à bout.

Blessés, ils continuaient de ramper sur le flanc de la colline, leurs yeux brillants rivés sur le groupe des défenseurs du canon, toutes leurs facultés tendues et dirigées par la volonté de les atteindre avant l'arrivée de la mort.

Les balles commençaient à bourdonner aux oreilles des cinq hommes.

Chacun d'eux se jeta à plat ventre. En même temps, leur tir, de plus en plus meurtrier, avertissait les Indiens d'être moins imprudents.

De toute part, ils jouaient des pieds et des mains pour arriver plus vite, avec l'idée fixe de prendre le canon, se rapprochant toujours un peu plus, comme les feuilles de l'anaconda qui se resserrent autour du corps de sa victime.

Cependant le feu incessant des cinq amis faisait graduellement diminuer leur nombre.

Les canonniers n'osaient pas se servir de leur pièce, parce que, se tenir debout pour la manier, c'était la mort certaine.

Ils restaient donc oisifs, au lieu de lancer, comme ils l'auraient pu,

des messagers de mort au milieu de la cohue de braves qui s'agitaient dans la vallée.

Évidemment la crise était proche.

Un bon nombre d'Indiens étaient parvenus tout près et attendaient le moment favorable pour se précipiter tous ensemble.

Cette charge à fond était décisive, on le sentait des deux parts.

Buffalo Bill changea de position ; il ordonna à ses hommes d'en faire autant et de s'abriter comme ils le pourraient.

Puis, ils attendirent.

Le silence dans leur voisinage immédiat avait quelque chose de formidable, tandis que de la vallée montait le vacarme ahurissant de la bataille, mélange de vingt bruits divers.

Déjà les cavaliers avaient changé les chances du combat ; il y avait un flottement dans les masses rouges ; les Indiens combattaient toujours avec une rage qui confinait au désespoir, mais on les sentait prêts à tourner et à fuir devant leurs ennemis.

— Les voici qui arrivent ! cria Buffalo Bill.

Il semblait qu'un Indien surgît derrière chaque rocher. Leur nombre étonna le scout sans le décourager. Lui et ses camarades ouvrirent le feu.

En pareille occasion chaque seconde avait son prix.

Les cinq hommes tiraient et chargeaient sans relâche, jusqu'à en échauffer les canons de leurs fusils.

Le feu qu'ils dirigeaient sur les Peaux-Rouges était si violent, que la troupe des assaillants semblait se recroqueviller et se dessécher sous sa puissance.

Hésitants, ils s'arrêtèrent, mais le feu persista.

Enfin un homme tourna les talons et s'enfuit avec un hurlement. L'exemple fut contagieux. D'autres coururent derrière lui, et bientôt tous les braves, bondissant comme des moutons de montagne, dévalèrent la colline, sautant d'un rocher à l'autre jusqu'en bas.

Les balles sifflaient à leurs oreilles et enlevaient des éclats de rocher. Les blancs tiraient toujours, mais pour les épouvanter maintenant, et non pour tuer.

— C'est de l'ouvrage bien fait, dit Buffalo Bill.

Et il regarda avec un profond intérêt, pendant une minute ou deux, la scène qui se déroulait dans la vallée.

Les cavaliers faisaient des charges répétées contre les masses

d'Indiens.

Leurs sabres étincelaient en fendant l'air ; quelques-uns, la bride entre les dents, tenaient une arme en chaque main et plongeaient au plus épais de la mêlée.

C'était un spectacle à inspirer un peintre de batailles.

Tous ceux qui le contemplaient se sentaient tous les nerfs vibrer d'une émotion puissante.

Les canonniers avaient repris la possession tranquille de leur pièce.

Un risque-tout d'Indien était couché mort en travers de la pièce, dont son sang tachait le métal.

Ils le jetèrent de côté et se préparèrent à répandre une grêle de plomb parmi la foule épaisse des guerriers qui se retiraient dans la vallée.

Buffalo Bill les arrêta :

— Ne tirez pas sur des ennemis en retraite, s'écria-t-il. Ils en ont assez.

Ces paroles de pitié éveillèrent de la sympathie, et les hommes lui obéirent.

Déjà la petite rivière était rouge de sang. Le carnage avait été horrible des deux parts, comme il devait arriver dans un engagement où les pires passions étaient excitées, et où l'on se battait corps à corps ou à bout portant.

Soldats, braves et squaws, gisaient en tas parmi les tepees et en dehors du camp.

Il y avait encore de petits groupes de blancs et d'Indiens mêlés, qui se battaient de près avec toute la furie des démons qui les poussaient.

On entendait de temps en temps, au-dessus du fracas de la bataille, s'élever un cri :

— Souvenez-vous de Custer !

Le régiment de Custer, le septième, était là, mais bien peu de ceux qui le composaient aujourd'hui s'étaient battus sous les ordres du fameux chef aux cheveux jaunes.

Pourtant ils révélaient son nom, et pendant qu'ils faisaient face à ces ennemis à peau sombre, dont beaucoup avaient pris part au massacre sur le fatal Little Big Horn, ce cri : – Souvenez-vous de Custer ! – leur remontait le cœur et donnait du nerf à leurs bras, tandis qu'il était, pour maint, malheureux guerrier, le dernier bruit de voix humaine entendu sur terre.

Déjà la bataille était en réalité gagnée.

Les cavaliers avaient fait naître dans le cœur des Indiens un sentiment de peur d'autant plus intense qu'ils avaient cru ne pas pouvoir perdre la bataille. Depuis longtemps les hommes de la médecine et les sorciers leur disaient qu'ils n'avaient qu'à essayer pour effacer de leur pays les Visages Pâles.

Maintenant ils comprenaient que c'était faux, qu'on les avait poussés au-devant d'une déception, et mis dans une position où l'ennemi était tenté de les annuler.

Le désespoir était dans leurs rangs.

Les uns fuyaient.

Les autres paraissaient avoir pris la résolution sinistre de mourir en faisant auparavant tout le mal qu'ils pourraient.

Mais une demi-heure plus tard, les Indiens cédaient à la panique, et la victoire était définitivement acquise aux soldats de l'Oncle Sam.

Conclusion.

Alors on s'occupa des blessés, et tout ce qui pouvait être fait pour eux fut fait libéralement et avec sympathie.

On fit l'appel, et on s'assura du sort de chacun des manquants, s'il gisait mort sur le champ de bataille ou s'il était blessé et transporté dans l'hôpital militaire provisoire qu'on avait organisé en hâte, de manière à permettre aux chirurgiens d'y opérer.

C'est une journée qui compte dans les annales des Jaquettes Bleues.

Pas un homme n'esquiva son devoir.

Buffalo Bill et son alter ego, comme il appelait Dan, parce que celui-ci était pour lui comme un second bras droit en cas de nécessité, décidèrent de ne pas retourner avec les soldats au Poste de McPherson.

Le Capitaine Andy Blake voulait avant tout se mettre hors de la portée du chef Coup-Double et de sa venimeuse squaw, l'ex-femme du Capitaine.

Il résolut de prendre son enfant et d'aller s'enterrer au Mexique, où il pourrait vivre heureux avec les siens, en oubliant le sombre passé.

Quant au vieux Grizzly Joe, il dit au revoir au célèbre éclaireur militaire, en montrant sa poitrine du doigt pour indiquer qu'il y gardait les papiers précieux pris dans le cercle mystique des crânes, au cimetière du village indien, et en tapotant sa tête pour faire sourire Cody au souvenir de la scène ridicule de l'indien moribond qui tenait la perruque du vieux ranger avec une expression d'horreur sur le visage. Et ce faisant, Grizzly Joe avait cette espèce de gloussement qui était sa manière de rire aux éclats.

C'est ainsi qu'ils se séparèrent.

La guerre indienne commença et finit avec cette farouche bataille.

Si Coup-Double s'était décidé à y prendre part, il aurait entraîné un grand nombre d'autres tribus et aurait, en conséquence, causé des malheurs terribles tout le long de la frontière.

La « Flèche fantôme », tombée du ciel avec le message d'avertissement de Buffalo Bill, détermina le grand chef rouge à se mettre du côté de la paix, comme il le déclara dans une entrevue qu'il

eut plus tard avec le scout.

Buffalo Bill s'était jadis, en une occasion, conduit comme un frère avec lui, et le chef sioux avait toujours nourri pour le scout le plus grand respect.

La Flèche fut l'impulsion décisive donnée à son esprit, lorsqu'il hésitait et qu'il penchait presque également pour la guerre et pour la paix.

La Flèche fantôme indiquait la paix et resta dans la mémoire des Sioux comme une manifestation divine et bienfaisante. Mais pour Jack Horner, le renégat blanc, qui avait joué le rôle de spectre et qui les avait trompés, les Indiens, plus tard, trouvèrent le moyen de l'envoyer au-devant d'un sort mystérieux et inconnu de tous, – sauf des hommes de la médecine de la nation des Sioux.

FIN

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.